

NUMÉRO ZÉRO
PREMIER SEMESTRE 2015

L'air de rien

L'idée ? La bonne idée même ! C'est ce que le créateur, artiste, écrivain ou encore designer cherche. Mais on le sait tous, avant l'idée, l'angoisse. Que ce soit la page blanche, la toile blanche ou bien la fenêtre vide de l'ordinateur. S'il est un moment terrifiant, c'est bien celui-ci. Quand rien ne se passe apparemment mais où peut-être tout se joue.

Édito

**J'AI BESOIN DE TEMPS.
J'ÉPROUVE L'HORRIBLE
SENSATION DE PERDRE
BEAUCOUP DE TEMPS
À NE RIEN FAIRE.**



Suis-je un cas isolé ?
Essayons d'y voir plus clair sur cette question banale.

Au démarrage, le designer est heureux. « Chic, un nouveau projet ! »
À la fin aussi, « Chic, le projet est terminé ! »
Entre les deux, il doit judicieusement perdre son temps.

Nous cherchons tous à gagner du temps à un moment ou un autre. Il convient de trouver la méthode la plus adaptée à ses besoins. Prenons le temps de la réflexion.

Qui a besoin de temps pour que l'idée vienne ? Qu'est-ce qui la fait venir ?

Que se passe-t-il réellement pendant ce moment, quelle que soit sa durée, où le créateur attend, cherche, doute ? Comment définir ce temps de latence entre commande et mise en forme ? Peut-on prendre le temps d'attendre ?

Où s'arrête le travail de maturation et où commencent paresse et procrastination ?

Peut-on éviter les dépenses d'énergie superflue en les convertissant en effort intellectuel ?

De combien de tergiversations un bon projet a-t-il besoin pour se déployer entre son début et sa fin ? Comment favoriser, durant ces temps a priori morts, l'apparition de l'inspiration ?

J'envisage le métier comme une ma-

nière de répondre le plus simplement et le plus justement à un besoin, sans détour. Mais ce n'est pas la tâche la plus simple alors comment y parvenir ? Quels critères nous permettent de dissocier l'indispensable du superflu ?

Pourquoi un journal ? Le journal offre des espaces qui permettent d'alterner figures libres et figures imposées. Le journal est un médium libre, sans réel début ni fin, mais possédant néanmoins son propre vocabulaire et ses propres formes.

Un journal donc, pour explorer les différents modes de vie et de travail qui revendiquent une part d'inaction. Peut-être réussir, l'air de rien, à reconstituer une manière de concevoir qui permette d'assumer et de reconnaître ce travail invisible.

Ce document est une enquête exclusive sur les méthodes de travail des créatifs que nous sommes et plus particulièrement sur les temps de latence qui surviennent lors des phases de conception d'un projet et qui peuvent sembler, à tort ou à raison, être du temps perdu.

Il ne s'agit pas d'effectuer une étude approfondie, mais de défricher, d'explorer le monde mystérieux de la création, ou plutôt des instants de création.

Cependant, aucune des méthodes décrites ci-après ne saurait se suffire à elle-même. Elles se combinent, se chevauchent et se succèdent, avec plus ou moins de succès. Plus que des pratiques distinctes ce sont bien souvent des moments du projet qui peuvent se croiser de mille manières. Mais ce journal exploratoire parlera également du rapport au temps et au travail de différentes sociétés, religions et courants de pensée. Quelle tolérance a-t-on eu pour l'inaction dans ces différents espaces-temps ?

Nous aborderons aussi la question de la fiction. Dans les romans et les films, quel est notre rapport rêvé au travail ? Le métier de designer associe à la fois des contraintes fonctionnelles, techniques, culturelles et commerciales. Il rentre bien évidemment en résonance avec toutes ces thématiques, nous en avons semé des miettes tout au long de cette édition.

Gwenolé Gasnier

Dans l'ordre

À VOTRE DISPOSITION

Édito

/ page 2

lenteur vitesse

Le journal / page 5
Genèse / page 5
Tripalium / page 5
Une plage de temps / page 6
Le temps perdu / 7
Lost / page 9
Excursion / page 12
L'artiste attend / page 13
Maturation / page 14

effort paresse

Péché capital / page 17
Satisfait ? / page 17
Orang-outan / page 18
Le paresseux / page 19
Plus tard mais dans l'ordre
/ page 20
La charrette / page 21
Oisif, nocif ? / page 22
Gaston Lagaffe / page 23
L'outil mécanique / page 24
La recherche aléatoire / page 25
Le principe de gamme / page 25
Manpower / page 26

liberté contrainte

École buissonnière / page 29
La liberté de la contrainte
/ pages 30 et 31
Le hic est là. / page 32
Pensez au téléphone / page 33

bourrin malin

Paresse et efficacité / page 35
La bassine / page 37
Un pour tous / page 38
Open source / page 38
Le mode d'emploi / page 38
Angus / page 39

utile inutile

Robinson y a cru / page 43
Le nécessaire / page 45
Suisse ? / page 46
Kit ou double / page 47
L'Amérique / pages 50 et 51

Finalemment,

/ page 53

À voir, à lire

/ page 54

lenteur
vitesse

effort

paresse

liberté

contrainte

bourrin

malin

utile

inutile

Le journal

PAPY, SA PIPE ET SON JOURNAL.

Une bonne poignée de papier, un peu d'encre et quelques euros. Le journal est un excellent exemple de l'opposition qu'il peut exister entre lenteur et vitesse. Il est le résultat de cadences infernales de production, de bouclage, de charette, de remplissage. Son contenu est écrit en une journée (pour le quotidien) et pourtant, nul contenu ne sera savouré plus lentement, avec un café et un croissant, sur un fauteuil avec des pantoufles ou bien à la terrasse d'un bistrot ensoleillé.

Le quotidien, c'est tous les jours, écrit par des équipes entières, malmenées aux quatre coins de la France et du monde. Mais de l'autre côté du papier, il y a un lecteur solitaire qui effectue seul sa traversée de l'actualité. Le journal, il le déplie, le lit, en prend un morceau, un autre à midi et un dernier pour le quatre heures.

L'opposé, en quelques sortes, de la bande dessinée. Des mois de dessin, de scénario, d'élaboration pour un seul album écrit en solitaire, mais qui sera finalement dévoré en quelques quarts d'heures par le lecteur impatient.



N.C., La rédaction du New York Times (1942)

Genèse

LE TRAVAIL EST UNE AFFAIRE DE PRODUCTION.

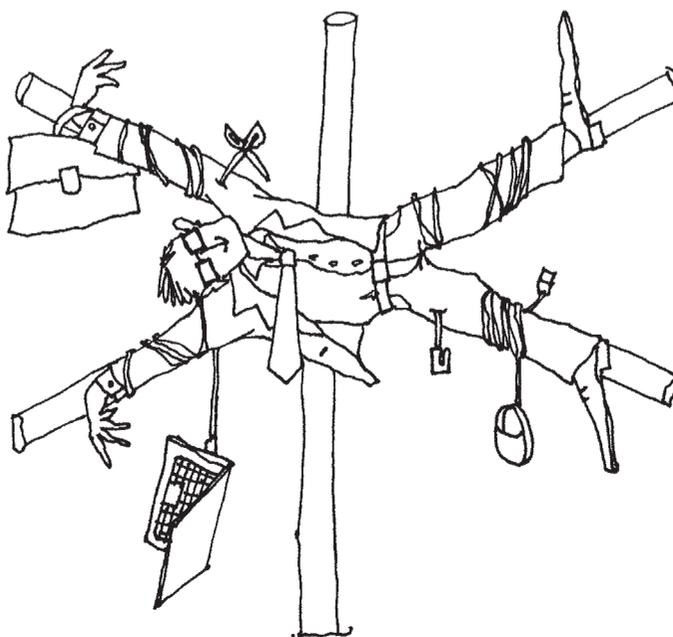
Production d'idées, de marchandises, production de besoins, de travail, d'activités et production d'argent. On peut commencer à le voir apparaître en tant que tel avec les premières sociétés, il y a de ça cela plusieurs milliers d'années, et sans doute de façon nettement plus effective avec la naissance du christianisme. Christianisme ça vient de Christ qui est lui-même la traduction du terme hébreu Messie. Le Christ, lui, ne travaillait pas et n'était pas salarié. Sa seule occupation n'était pour ainsi dire que de prêcher la bonne parole.

Le travail dans le christianisme c'est le rachat du péché originel. Adam et Ève vivaient paisiblement dans le plaisir et l'oisiveté jusqu'au jour où ils se mirent à manger des pommes. Ainsi, il faut aux bons chrétiens travailler encore et toujours pour tenter de réparer la maudite bêtise.

Le mot travail, lui, vient de Tripalium. C'est un instrument de torture à trois pieds qui servait aussi à ferrer les chevaux. Rien de très heureux là-dedans, le travail est donc étymologiquement condamné. Mais qui nous torture ? Vis à vis de qui sommes-nous en faute ? L'employeur, le commanditaire, le client, les collègues ?

**« Si le travail
c'est la santé,
alors laissons-le
aux malades. »**

ANONYME



Tripalium

Instrument d'immobilisation et de torture à trois pieux utilisé par les Romains pour punir les esclaves rebelles.

Une plage de temps

UNE PAGE À LA PLAGE

La paresse, chargée de connotations négatives, ne peut pas à elle seule expliquer les temps d'inaction qui jalonnent le processus de conception.

Le design, comme toute discipline créative, est plus que jamais un métier prenant et dont il est difficile de se défaire, y compris pendant les plages de temps qui ne lui sont a priori pas consacrées.

On voit par là comme la limite entre temps de travail et temps de repos est fine dans de telles professions. Une partie du travail du designer serait donc de ne pas en avoir mais également d'être tout le temps dedans.

«Ce qui prouve la merveilleuse singularité de l'écrivain du designer, c'est que pendant ces fameuses vacances, qu'il partage fraternellement avec les ouvriers et les calicots, il ne cesse, lui, sinon de travailler, du moins de produire. Faux travailleur, c'est aussi un faux vacancier. L'un écrit ses souvenirs s'inspire des formes de la nature, un autre corrige des épreuves des plans, le troisième prépare son prochain livre sa prochaine table basse. Et celui qui ne fait rien l'avoue comme une conduite vraiment paradoxale, un exploit d'avant-garde, que seul un esprit fort peut se permettre d'afficher. On connaît à cette dernière forfanterie qu'il est très "naturel" que l'écrivain le designer écrive designe toujours, en toutes situations. D'abord cela assimile la production littéraire créative à une sorte de sécrétion involontaire, donc taboue, puisqu'elle échappe aux déterminismes humains : pour parler plus noblement, l'écrivain le designer est la proie d'un dieu intérieur qui parle en tous moments, sans se soucier, le tyran, des vacances de son médium. Les écrivains les designers sont en vacances, mais leur Muse veille, et accouche sans désespérer.»

D'après Roland Barthes, *L'écrivain en vacances*



URSS, Celui qui travaille plus gagne plus (1960)

Le temps perdu

TRAVAILLER MIEUX,
GAGNER PLUS (DE TEMPS)

Le travail c'est avant tout du temps. Plus tu travailles, plus tu gagnes de l'argent, moins tu as de temps.¹

Et s'il faut produire plus et plus vite où trouver le temps de prendre du temps?

N'importe quelle idée, réaliste et séduisante sans être nécessairement géniale, demande réflexion. Nul ne sait en commençant un projet quel temps lui sera nécessaire pour aboutir à une proposition déontologiquement acceptable. Malheureusement le temps accordé à un projet n'est généralement pas élastique. L'enjeu est alors de réussir à insérer dans son temps de travail le plus grand nombre possible de situations génératrices d'idées. Le plaisir et la surprise que l'on retire d'une idée jugée comme bonne, sont presque systématiquement liés à une connexion neuronale nouvelle.² Il faut à la fois travailler et multiplier les activités sans rapport apparent les unes avec les autres. Émerge alors le paradoxe du métier de designer, tiraillé entre création et production.

D'une part, il doit travailler pour gagner sa vie. Élaborer des projets, beaucoup et vite, le plus possible et le plus rapidement possible.

D'autre part, il a besoin de temps pour trouver l'idée, mûrir le projet, et obtenir un résultat enthousiasmant et intelligent. Ces deux paramètres semblent malheureusement entrer dans un conflit d'horloge assez problématique. Deux solutions semblent émerger, baisser son niveau d'exigence ou maîtriser à la perfection son processus de maturation pour rentabiliser chaque instant de son emploi du temps. Et la complexité ne s'arrête pas là ! En effet, le tout est habilement situé dans un contexte lui aussi temporel lié aux commandes, aux fournisseurs, à la concurrence, au marché et au marketing !

Il s'agit alors de gagner en rentabilité et de ne pas se laisser ronger par la culpabilité durant les indispensables périodes de respiration.

Il arrive que le designer, comme toutes les professions intellectuelles, soit amené à facturer son « temps-homme », à proposer un prix de journée, à devenir prestataire. Il lui arrive aussi d'être salarié, astreint à des horaires, Cesse-t-il pour autant d'être concepteur à 17h ?

1
« Il faut laisser ceux qui veulent travailler plus pour gagner plus le faire. »
Nicolas Sarkozy (2006)

2
« On dit qu'une découverte consiste à voir une analogie que personne n'avait aperçue. »
Arthur Koestler, *Le Cri d'Archimède* (1964)



Témoignage

Lost

ROBINSON CRUSOÉ À LA CAMPAGNE

«Je suis allé passer quelque temps à Plougonven, dans le Finistère nord. C'est un petit village de quelques habitants à une soixantaine de kilomètres de la côte. Nous sommes en février. Un ami m'a prêté une maison là-bas. Je pensais pouvoir y écrire plus facilement, reclus au milieu de nulle part. Et bien ce fut une expérience de recul fort intéressante. Recul sur ma manière de faire d'une part, mais aussi sur un mode de vie ô combien pressé, celui de la grande ville.

Même si le nombre d'habitants selon Wikipédia est proche des 3000, je pense en avoir croisé tout au plus une dizaine. La caïssière du «Spar», la boulangère et le buraliste, soit le patron de chacun des seuls établissements ayant survécu. Chaque visite, quelle que soit l'endroit, se passe de la même manière. La boutique est ouverte, je rentre. Personne. Après quelques instants, quelqu'un arrive, tout de même un peu surpris de voir un inconnu dans un tel endroit. En marchant un peu dans les alentours, je me rends compte que beaucoup d'habitations sont fermées et ornées de panneaux «à vendre». Le notaire référent est celui de la ville la plus proche, Morlaix. Beaucoup de commerces sont également fermés.

Je me questionne. Ils sont où, les habitants ?

Après conversation, j'en sais davantage. «Beaucoup d'habitations sont situées sur la périphérie, les terrains ne sont pas trop chers et les gens y construisent pour avoir leur petit bout de terrain.

Mais ils travaillent tous à la ville, c'est à 15 minutes en voiture, ça va.»

«Les derniers habitants à passer encore la journée ici, ce sont les vieux. Ils étaient agriculteurs ou tenaient des commerces ici, c'était encore assez vivant avant qu'ils ne construisent la voie de contournement.»

Le calme plat. Quatre personnes âgées et moi. Un bourg à moitié perdu.

Je suis donc là, au milieu de ce village en extinction transformé peu à peu en cité-dortoir. Quand je suis venu ici je me suis dit qu'il serait plus facile d'écrire mon mémoire, pas de spam, pas d'internet, pas de bar et personne à qui parler. Maintenant que j'y suis, je commence à envisager une nouvelle forme de paresse immense et douloureuse.

À Paris, la paresse serait plus une procrastination. Faire cent choses pour en éviter une, ne jamais s'arrêter tout en ne faisant réellement pas grand chose.

Ici, le temps est très différent, il n'y a rien à faire. Rien d'autre à faire que de penser, de méditer. Aucun moyen pratique d'éviter le problème.

La paresse se révèle à mes yeux, s'assume et devient bien plus perturbante et culpabilisatrice que ne l'était la procrastination.

Les journées durent le même temps, mais elles sont plus longues. On a du temps pour faire quelque chose. Je me confronte à un mode de vie solitaire, et sans technologies.

Angoisse soudaine et terrible ennui. Je trépigne, tremble, bous. Que faire quand plus rien n'éveille ma curiosité, ne s'impose à moi, à mon regard ?

Je subis ce vide d'inspiration, cette disparition soudaine de toute imagination, de toute envie, en me demandant si c'est là un recueillement salutaire.

La diminution de stimuli décuplera-t-elle ma concentration ?

Vivant en ville et dans mon époque, il me faudrait bien sûr un temps d'acclimatation pour réussir à féconder l'ennui. Passé un certain temps, puis-je retrouver en moi les idées et l'inspiration qu'on m'apporte habituellement sur un beau plateau ?

Il me semble cependant qu'il existe une recette idéale, constituée d'une alternance de périodes de vide et de périodes stimulations qui permet l'éclosion et la croissance des idées.

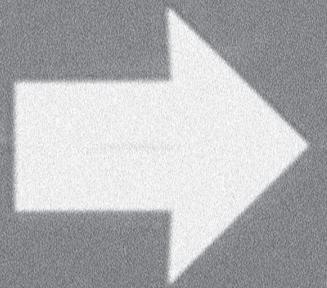
Je réalise que je n'ai pas écrit davantage qu'ailleurs, mieux peut-être, qui peut le dire ? La surabondance de stimuli extérieurs dans mon lieu de vie habituel m'avait poussé à partir en retraite, la retraite m'a poussé à partir en dépression.

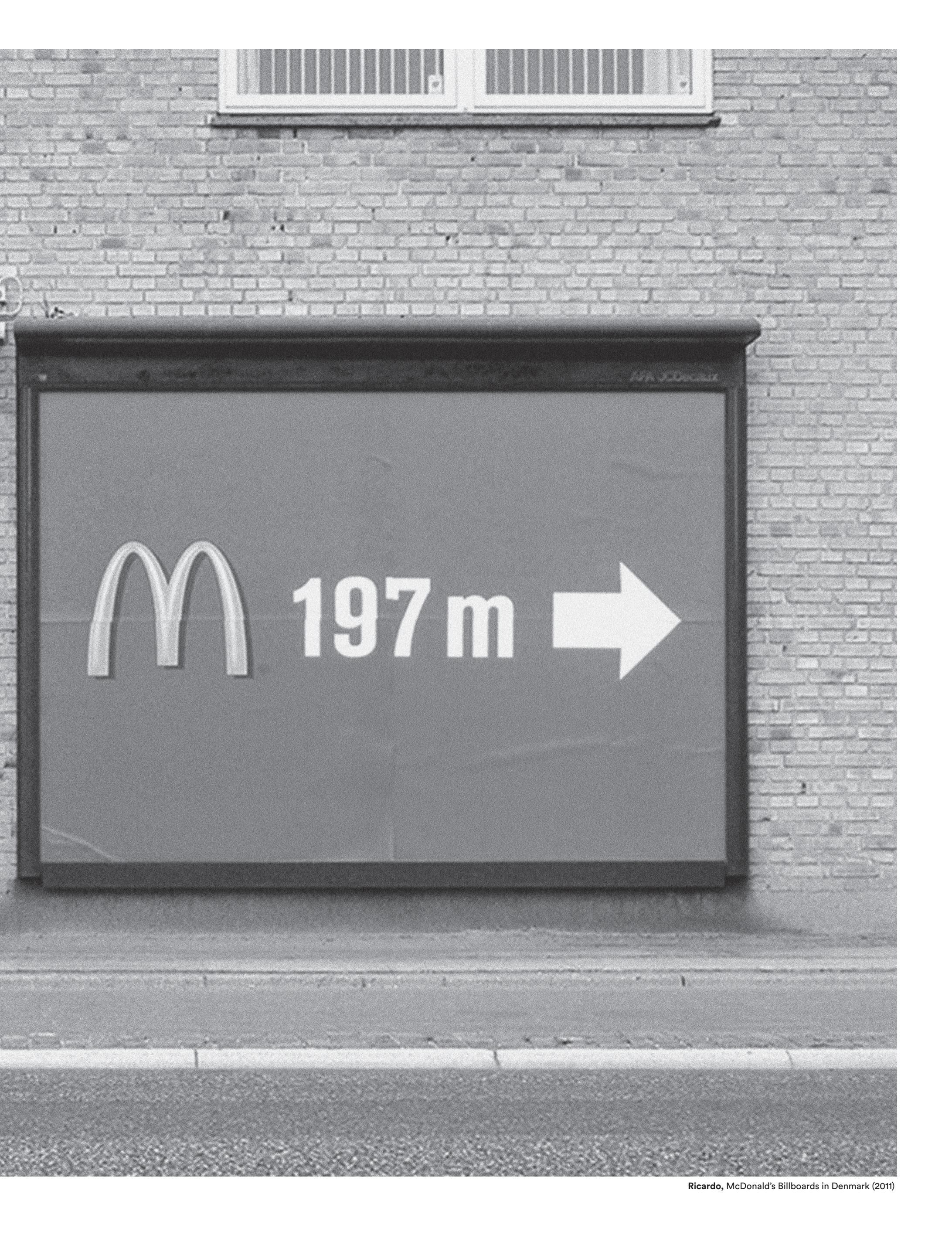
Trop de stimulations m'empêchent de peser le pour et le contre, d'intégrer le sens de ce qui m'est soumis, d'y adhérer ou non et de jouer du recul pour savoir où je suis et où je vais.

Pas assez de stimulations et je suis creux ; La recherche continue...»



200 m





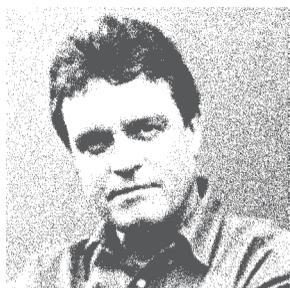


Excursion

LE TEMPS D'UN CURSEUR

Bob Stahl, designer d'interface écrit dans un article pour Computerworld en 1986 «People wait for all sorts of things everyday, sometimes more happily than others.». Il ajoute, «The problem is how the user feels about waiting.»

La barre de chargement visible sur à peu près n'importe quel système informatique aujourd'hui et pour à peu près n'importe quelle raison est un exemple assez flagrant de ce besoin de visualiser les temps morts pour les faire disparaître et maintenir la sensation d'avancer en permanence. Car on ne nous apprend plus à profiter de l'attente.



PAROLE DE DESIGNER

«Je n'ai jamais dessiné devant un ordinateur. J'ai toujours commencé la gestation de mes projets dès que je quitte mon client, dans les transports, en faisant mon jogging, à importe quel moment parfois même la nuit. Puis à un moment donné sans savoir pourquoi, j'accouche d'une idée, des fois rien ne sort, des fois c'est l'angoisse, des fois l'échec, mais le processus de création est quelque chose pour moi de difficilement maîtrisable.»

Jean Claude Neyton, *Rencontre avec dix designers français* (1998)

L'artiste attend

ET ERIK SATIE NOUS COMPTE SA JOURNÉE DE MUSICIEN.

«L'artiste doit régler sa vie.

Voici l'horaire précis de mes actes journaliers :

Mon lever : à 7h18 ; inspiré : de 10h23 à 11h47. Je déjeune à 12h11 et quitte la table à 12h14.

Salutaire promenade à cheval, dans le fond de mon parc : de 13h19 à 14h53. Autre inspiration : de 15h12 à 16h07.

Occupations diverses (escrime, réflexions, immobilité, visites, contemplation, dextérité, natation, etc.) : de 16h21 à 18h47. Le dîner est servi à 19h16 et terminé à 19h20. Viennent des lectures symphoniques, à haute voix : de 20h09 à 21h59.

Mon coucher a lieu régulièrement à 22h37. Hebdomadairement, réveil en sursaut à 3h19 (le mardi).

Je ne mange que des aliments blancs : des œufs, du sucre, des noix de coco, du poulet cuit dans de l'eau blanche ; des moisissures de fruits, du riz, des navets ; du boudin camphré, des pâtes, du fromage (blanc), de la salade de coton et de certains poissons (sans la peau).

Je fais bouillir mon vin, que je bois froid avec du jus de fuchsia. J'ai bon appétit ; mais je ne parle jamais en mangeant, de peur de m'étrangler.

Je respire avec soin (peu à la fois). Je danse très rarement. En marchant, je me tiens par les côtes et regarde fixement derrière moi.

D'aspect très sérieux, si je ris, c'est sans le faire exprès. Je m'en excuse toujours et avec affabilité.

Je ne dors que d'un œil ; mon sommeil est très dur. Mon lit est rond, percé d'un trou pour le passage de la tête. Toutes les heures, un domestique prend ma température et m'en donne une autre.

Depuis longtemps, je suis abonné à un journal de modes. Je porte un bonnet blanc, des bas blancs et un gilet blanc.

Mon médecin m'a toujours dit de fumer.

Il ajoute à ses conseils : — Fumez, mon ami : sans cela, un autre fumera à votre place.»

Erik Satie, *La journée du Musicien* (1977)



Françoise Bernard, SEB 300 Recettes (1960)

Maturation

LAISSONS DÉCANTER

Paresse et procrastination ne sont pas les seules raisons de remettre à plus tard. On peut aussi avoir besoin de réflexion, de temps et par extension d'inactivité. Celle qui ouvre l'esprit et permet de trouver.¹

C'est souvent en papillonnant que l'on trouve la réponse. Le créateur est une créature qui a besoin de temps pour s'épanouir.

1
« Dans un vieux Rosarium de l'alchimiste, dont j'ai oublié l'auteur, j'ai trouvé un jour imprimés côte à côte deux conseils pour découvrir la pierre philosophale : La Pierre ne se peut trouver que si la recherche pèse lourdement sur le chercheur. — Cherche fort, tu ne trouveras point. Ne cherche point et tu trouveras. »

Arthur Koestler, *Le Cri d'Archimède* (1964)

Mais alors qu'est-ce qu'il fait ?

Il va voir des expos, regarde des films, travaille à autre chose dans le meilleur des cas. Il rencontre des amis, des collègues, des inconnus. Parfois il regarde des vidéos étonnantes sur internet, se fait un thé puis un autre, avant de se couper les ongles et de faire le ménage en écoutant les informations. Qu'importe, la maturation vient du décalage – comme une bonne blague – et prend parfois un chemin inattendu. C'est le fait d'être entièrement à la merci du projet qui fait que l'on puisse trouver de l'intérêt dans n'importe quoi et que n'importe quoi puisse nous ramener à notre projet.

2
« Un jour en se mettant au bain, Archimède observait distraitement le spectacle familial du niveau de l'eau montant peu à peu dans le bassin à mesure qu'il y pénétrait, lorsque dans un éclair il lui vint à l'esprit que le volume d'eau déplacé était égal au volume des parties immergées de son corps, lequel par conséquent pouvait se mesurer à la pinte. »

Arthur Koestler, *Le Cri d'Archimède* (1964)

Ainsi il ne faut pas confondre la découverte de quelque chose d'inattendu et la découverte de quelque chose que l'on cherchait dans un lieu inattendu.²

non monsieur Freud! monsieur Lip n'est pas d'accord.

PUBI ICIS NIP 682 Y

Le temps n'est pas "psychologique".
Pour LIP, en 1968 plus que jamais,
le temps est "Electronic".

Preuves à l'appui :
ses montres Lip Electronic à rubis.
Portées ou posées, elles ne s'arrêtent jamais
et ne se remontent pas :

18 mois d'heures indéréglement
exactes sur la même pile.

Pour en savoir plus long
sur le temps "Electronic",
consultez votre
horloger-bijoutier LIP.



Le saviez-vous ?
Vous trouverez des montres Lip
à partir de 99 F.



lenteur
vitesse

effort

paresse

liberté

contrainte

bourrin

malin

utile

inutile

ET JÉSUS,
IL EN PENSE QUOI ?

Péché capital

C'EST PAS BIEN.

Si l'action, quelle qu'elle soit est tolérée, l'inaction est vouée à la critique.¹ Quelles sont ses définitions officielles et quels sont les rapports que nous entretenons conventionnellement avec elles ?

Quelles sont les différentes façons d'occuper ce temps que nous connaissons communément ? Le travail en est une, quelles sont les autres et l'une d'elles correspond-elle à ces laps de temps que nous cherchons à définir ?

1

Comme Jésus était en chemin avec ses disciples, il entra dans un village, et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur, nommée Marie, qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Marthe, occupée à divers soins domestiques, survint et dit : Seigneur, cela ne te fait-il rien que ma sœur me laisse seule pour servir ?

La paresse, forme la plus évidente d'inaction, appartient selon le christianisme aux sept péchés capitaux, tous inventés au moyen âge. Sept vices principaux, dont seulement 2 ou 3 sont effectivement considérés aujourd'hui comme « péchés » dans notre société laïque. La paresse c'est le nouveau nom d'un péché qui était autrefois appelé l'acédie. Il est lié au relâchement de l'esprit, une forme de paresse mentale. Dans le cas d'un prêtre par exemple, ce serait de ne pas être assez assidu aux choses de la chrétienté. L'acédie est une maladie spirituelle. Si le design était une religion alors l'acédie du desi-

gner serait un relâchement, un moment où il ne pense plus à son travail, où il ne crée plus.

La paresse, elle, est définie par le dictionnaire Larousse comme une « Propension à ne rien faire, répugnance au travail ou à l'effort. Considéré comme un péché dans la religion catholique, elle est élevée au rang de valeur par certains courants contestataires. »

Dis-lui donc de m'aider. Le Seigneur lui répondit : Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses. Une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée.

Évangile selon Saint Luc 10.38

La sainte bible, éditions du Cerf (1956)

« La paresse
est l'oreiller
du diable. »

EXPRESSION
FLAMANDE

Satisfait ?

Au supermarché, je fais mes courses, me balade avec mon caddie afin de subvenir à mes besoins primaires (nous y reviendrons). En tête de gondole, comme la proie destinée à son chasseur se trouvent : les promotions.

« Satisfait ou 100 % remboursé. Envoyez votre ticket de caisse, le code-barres du produit porteur de l'offre, une enveloppe timbrée suffisamment affranchie, vos coordonnées sur papier libre et un RIB à l'adresse suivante. »

L'acheteur est fier. Et se croit probablement indémontable face à une telle pratique. Dans certains cas il pensera même duper l'offre.

– Si je suis satisfait, je peux peut-être me faire rembourser quand même ?

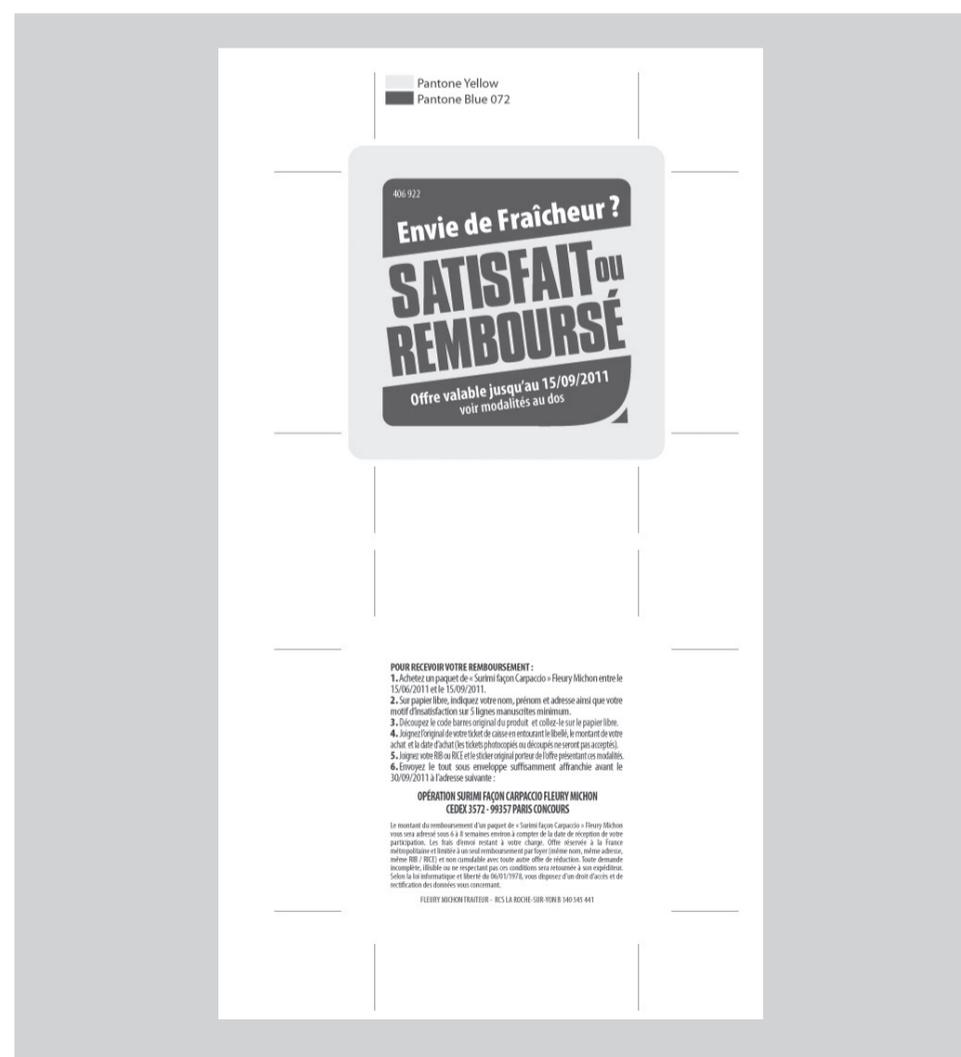
Pourtant personne ne répond jamais à ces offres alléchantes.

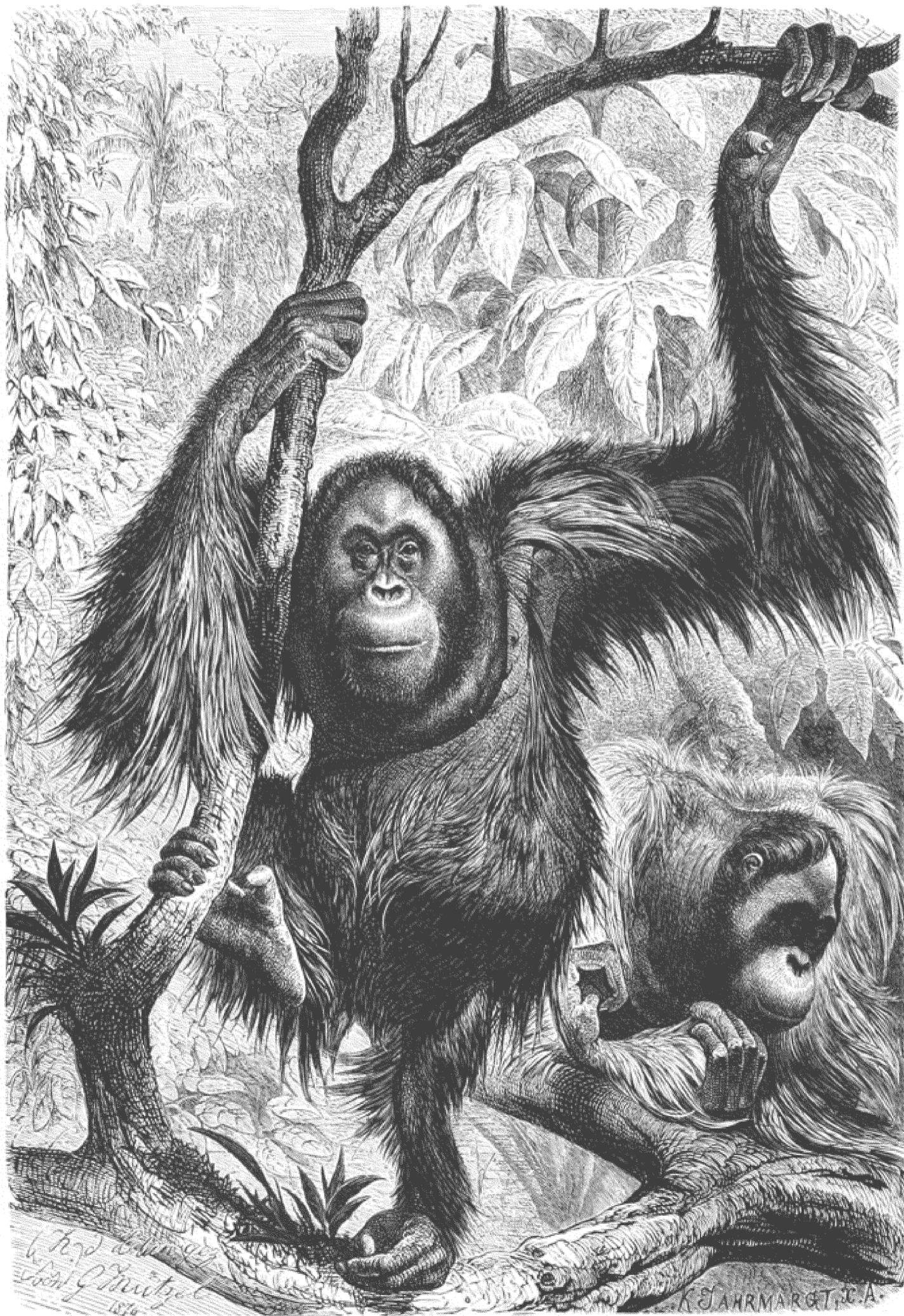
Une fois rentré à domicile mes sacs remplis de produits aussi nécessaires les uns que les autres, je consomme le produit porteur de l'offre et oublie la petite étiquette, ou relativise l'importance de se faire rembourser 50 centimes.

On ne joue pas ici sur la qualité du produit, mais sur la paresse de l'acheteur.

Un as de la stratégie marketing a écrit un scénario d'abandon de lutte, très vite l'utilisateur passera à autre chose et l'étiquette sera perdue.

Paresse vicieuse, donc, car c'est en fait l'utilisation de la paresse d'autrui à des fins commerciales. Ainsi, il ne faut pas confondre ce qui est créé par la paresse avec ce qui est créé pour la paresse.





K. Jahrmargt, X.A., Orang-outan (1904)

Selon une légende indonésienne, l'orang-outan est doué de la parole. Cependant, à la différence de l'Homme, il aurait eu la sagesse de ne jamais parler, pour ne pas être obligé de travailler.

SI TU AS ENVIE DE TRAVAILLER,
ASSIEDS-TOI ET ATTENDS QUE ÇA PASSE.
PROVERBE CORSE

Le paresseux

« C'était la nuit dans la forêt et il tombait une pluie torrentielle. La tempête cinglait les branches sur lesquelles les paresseux dormaient en plein vent. Ils dégouлинаient de pluie. Les mères frissonnaient et les petits pleuraient. Alors un père paresseux annonça d'un ton ferme : « Demain, nous construirons des nids ! Oui, demain, sans faute », renchérit un autre. Le lendemain, ils commencèrent par prendre leur petit déjeuner pour bien se réveiller, puis un bon bain de soleil pour sécher comme il faut ; après cela, ils firent un petit somme pour reprendre des forces, puis ils se sentirent si bien que personne ne pensa plus à construire des nids. En tout cas, pas avant qu'une autre averse terrible ne tombe et qu'une autre tempête ne cingle les branches sur lesquelles les aïes dormaient en plein vent. Ils dégouлинаient de pluie, les mères frissonnaient, les petits pleuraient. Et les pères ? Les pères paresseux décidèrent à l'unanimité : « Demain, nous construirons des nids. »

H. Tirlor, *Les indiens Karajas du Mato Grosso* (1966)

Trouver une image à mettre ici.

Plus tard, mais dans l'ordre

PROCRASTINATION ET HIÉRARCHISATION

«La procrastination, c'est lorsqu'on a une chose à faire, une chose qu'on pense devoir faire et qu'à l'évidence le plus judicieux serait de le faire immédiatement... mais que malgré tout on remet à plus tard. Un procrastinateur structuré fera autre chose à la place. Un procrastinateur paresseux regardera la télévision.»¹

Le philosophe John Perry dans son essai *La Procrastination* explique la méthode de travail qu'il a mise au point pour vivre avec la «maladie». Il y explique qu'il fonctionne par listes. Il y inscrit les tâches qu'il doit effectuer par ordre d'importance. En tout bon procrastinateur, il commence évidemment par le bas de la liste, qui contient les activités secondaires. Ce n'est pas pour autant qu'il ne travaille pas, il sélectionne seulement les tâches qu'il souhaite effectuer en premier. Par paresse, si ce sont les plus aisées, ou par goût, si ce sont les plus plaisantes.

«Ayez une liste de choses à faire par jour. Par exemple, la première chose à faire le matin, c'est me lever. Puis la deuxième chose à faire, c'est faire le café. Une fois que la cafetière est en route, je dois m'habiller. Puis je dois boire mon café. Vous vous dites que c'est stupide, qu'une liste

1
Extraits d'une interview de John Perry.
Reportage de France Swimberge pour ARTE (2013)

pour vous rappeler ces choses est inutile. Au contraire. Cette liste vous sert à ça, à vous lever le matin, et dire : Ça, c'est fait, ça aussi et ça aussi. À partir de ce moment-là, je me sens bien.»¹

Il explique également que cela lui permet, étant donné les délais tardifs qu'il se donne, de réaliser ses travaux de manière bien plus efficace. N'ayant plus le temps, il va à l'essentiel.

«Peut-on faire du bon boulot au dernier moment ? Est-ce nécessaire ? Nombre de tâches ne requièrent pas d'être parfaitement exécutées. Vous risqueriez de perdre votre temps. La procrastination est une façon de dire : «Revoyons nos exigences, on n'a plus le temps.»¹

Il s'agit donc de mêler paresse, plaisir, et gestion optimisée de son temps avec une certaine dose de laxisme.

On peut rapprocher cette idée de celle que les Grecs appelaient l'acrasie. Le manque de volonté. Platon donne l'exemple de quelqu'un qui passe à côté, pas d'un accident de voiture mais de charrette, d'une charrette renversée. Il y a un blessé, et vous ne devriez pas regarder, mais vous le faites, par manque de volonté. La procrastination en est un exemple.

2
«J'ai fait un peu tout ça par hasard et un petit peu par paresse, ou par lâcheté ou manque de confiance en moi, des choses comme ça...

Le fait que je ne sois pas allé à l'école ne m'a pas aidé. La seule chose que je savais faire c'était créer et dessiner parce que mon père était un grand ingénieur aéronautique, il fabriquait des avions, c'était un inventeur donc finalement j'ai fait comme papa.»

Philippe Starck, par Stanislas Kraland pour Huffington Post (2013)

L'acrasie, ce manque de volonté peut pousser à faire des choix plus faciles, avec le moins d'efforts.²

«Prenez les inventions, les sciences...Plus généralement la culture. De nombreuses idées et inventions ont été découvertes par des personnes censées s'occuper de tout autre chose. Qui a inventé la roue? Quelqu'un à qui sa mère a dit : «va inventer la roue»? Non ! Sa mère a dû lui dire : «va mettre ces machins là-bas.» Mais il devait y avoir un moyen plus pratique. Il a remis ça à plus tard et a inventé la roue. Le feu je n'en suis pas si sûr, mais la roue, oui. La procrastination, est je pense l'un des moteurs principaux des progrès de l'humanité.»¹

La charrette

ELLE EST AU DESIGNER CE QUE
LA PLUIE EST AU PAYSAN.

Tout élève ou professionnel se retrouve un jour confronté à ce qu'on appelle la « charrette ».

La « charrette » c'est un peu la multiplication du temps restant par la réduction du temps de vie à disposition.

Lors de tout projet, le designer est confronté à des « Dead line » et se retrouve face à des « charrettes ». Il lui est nécessaire d'utiliser rapidement ses connaissances pour créer vite et bien avec les acquis du projet. Il peut alors expérimenter l'efficacité que provoque la situation d'urgence. Parce que parfois il s'y met au dernier moment, il doit aller à l'essentiel afin de pouvoir finir dans les temps.

La charrette, au-delà d'une histoire de moyens de transport, peut devenir une méthode de travail.

La charrette ne signifie plus être en retard, car elle implique que le travail soit rendu en temps et en heure, mais elle implique une connaissance sans faille de son sujet afin d'agir sans détour.

Elle devient alors une part acceptée puis revendiquée du processus. Elle peut même devenir une méthode établie d'efficacité, une façon de forcer les décisions.

Ce qui pousse le procrastinateur à finalement s'y mettre, même si c'est au dernier moment, c'est l'approche du danger.¹ On retrouve le même processus chez les sportifs, notamment les coureurs de fond. Dans les derniers mètres une décharge d'adrénaline est offerte par le système nerveux. Elle rend meilleur dans la performance ou du moins en donne l'impression.² Mais le manque de temps pousse aussi à prendre des décisions et à s'y tenir.

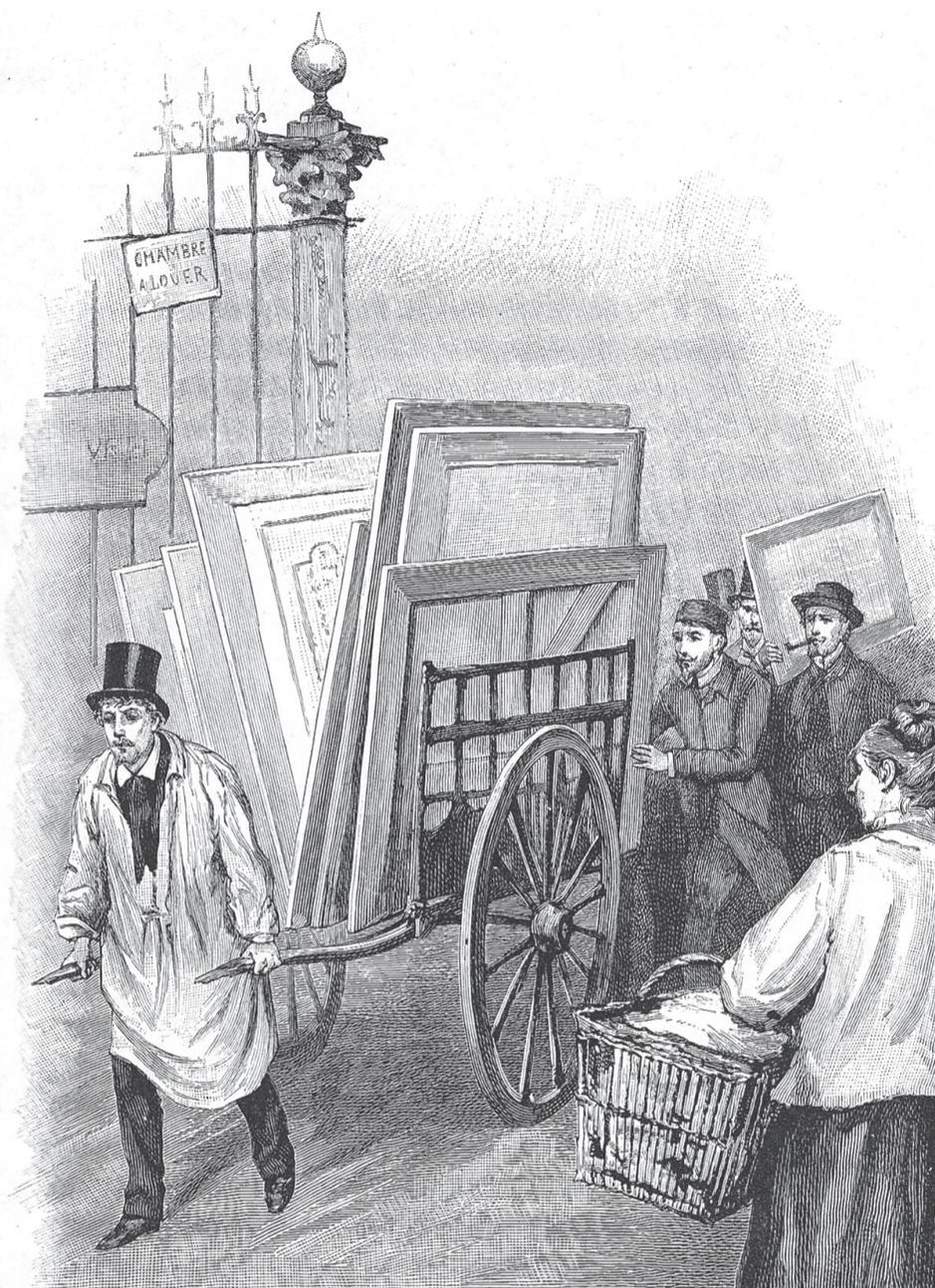
¹ « Je suis moi aussi un peu paresseux, je ne te mets pas la pression, c'est l'échéance qui te la mettra. »
J.F. Marchandise à propos de l'écriture du présent document (2014)

Que ce soit la charrette par accident ou la charrette comme système de conception, es-elle en relation directe avec le type d'activité ou bien est-elle intimement liée au caractère de celui qui la pratique ?

La charrette de la secrétaire.
La charrette du plombier.
La charrette du facteur.
La charrette de l'opticien.
La charrette du médecin.
La charrette de l'architecte.
La charrette du comptable.

Un bon moyen de réaliser le pouvoir de la charrette est de travailler en temps très court. Le format du workshop en est un exemple assez probant. Les participants travaillent une semaine à temps plein, finalisent et présentent le fruit de leur travail à la fin de cette période. Il y a moins de temps à la réflexion en amont, mais le travail est « rondement » mené. On constate souvent les mêmes résultats en une semaine qu'en plusieurs mois, pour un peu que la pression s'en mêle. Aux États-Unis, le terme parfois utilisé pour ce type de temporalités de projets n'est par workshop, mais bien charrette.

² « Personne ne me croit quand je dis ça, mais j'ai toujours pensé que je pouvais me faire virer du Monde du jour au lendemain. La peur de ne pas être capable de pondre un dessin chaque jour s'est estompée avec l'expérience. J'arrive toujours à me débrouiller de sujets complexes et à envoyer mon dessin avant 10 h 23, l'heure fatidique. »
Plantu, *Le Monde* (2012)



Alexis Lemaistre, *La Charrette* (1889)

Expression « être charrette »

(XIXe siècle) L'expression vient des étudiants architectes aux Beaux-Arts qui, lorsqu'ils rendaient leurs loges — exercices de projet en une journée —, transportaient leur rendu depuis leurs ateliers jusqu'à la salle des rendus (actuel Palais des études) avec des charrettes de quatre-saisons, sur lesquelles ils finissaient leurs dessins inachevés pendant le trajet.

1 — (Propre) (Architecture) Être en retard ou à la limite pour le rendu d'un projet. Ainsi, la direction du studio pour laquelle je travaille était charrette sur un projet, elle m'a donné le week-end pour lui faire une proposition, la proposition a plu à ses clients; la semaine suivante j'étais embauché. — (*Le Français dans le monde*, numéro 294, page 6, 1998, Librairies Hachette et Larousse)
J'étais épuisé, j'avais froid, j'étais charrette et devait repasser à l'agence le soir même pour une énième nuit blanche. — (Anna Gavalda, *La Consolante*, page 30, 2008)

Oisif, nocif ?

LE TEMPS QUE L'ON
S'ACCORDE POUR PENSER
AURAIT-IL UN RAPPORT À
L'OISIVETÉ ?

Otium en latin σχολή (skholê) en grec signifie un temps pour rien d'autre que la connaissance de soi et d'autrui. Le mot skhol a finalement donné les contemporains : école, school, schule. Le mot Otium quant à lui nous donnera l'oisiveté française.

«L'oisiveté désigne l'état d'une personne qui n'a pas d'activité laborieuse. Selon les époques, selon le contexte, la notion d'oisiveté est associée soit à une valeur, celle de l'otium antique, cultivée par l'aristocratie, soit à la paresse, à l'inutilité, dans une société sacralisant le travail. Elle est revalorisée par les sociologues et les philosophes modernes et contemporains comme instrument de lutte contre la productivité déshumanisante.»¹

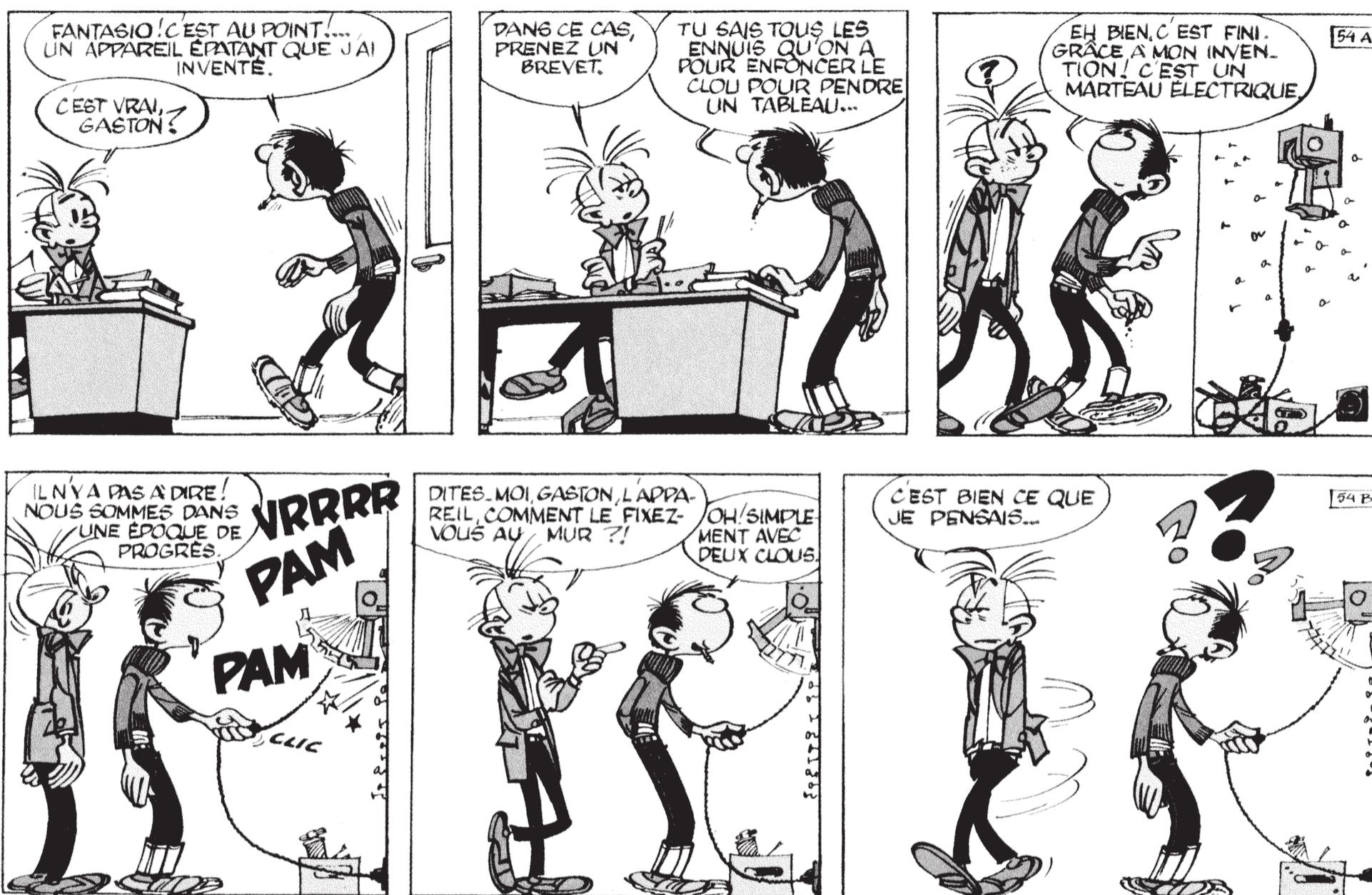
¹ Encyclopédie Wikipédia, version du 25 mars 2014 à 12:22

L'heure tourne, elle nous suit, nous poursuit. Montre, ordinateur, téléphone, micro-ondes, chaîne hi-fi, lave-linge, toujours, l'écran doit à tout prix afficher et ne peut être en situation d'attente.²

Mais qui s'accorde réellement du temps pour penser ?

Dans l'industrie textile, certaines entreprises n'hésitent pas à user d'outils créatifs afin de pouvoir accélérer la cadence et la quantité. Cahiers de tendance, benchmark marketing, sont autant d'outils permettant de créer à la pelle de la forme et du motif sans réellement prendre le temps de penser. Plus il y en a mieux c'est. Les designers travaillant dans ces entreprises produisent à la pelle. Les trois quarts de leur production sont rejetés, le reste est sélectionné par le marketing. Il faut produire vite et beaucoup.

² «Nous ne supportons plus la durée. Nous ne savons plus féconder l'ennui. Notre nature à horreur du vide.»
Paul Valéry, *Le bilan de l'intelligence* (1936)



Franquin, *Automation* (1965)

« Les outils, les instruments soulagent l'effort et la peine et par là changent les modalités sous lesquelles l'urgente nécessité inhérente au travail se manifestait jadis universellement. Ils ne changent pas la nécessité elle-même; ils ne servent qu'à la dissimuler à nos sens. »

H. ARENDT

Gaston Lagaffe

LA FAILLE DANS LE PASSE-TEMPS

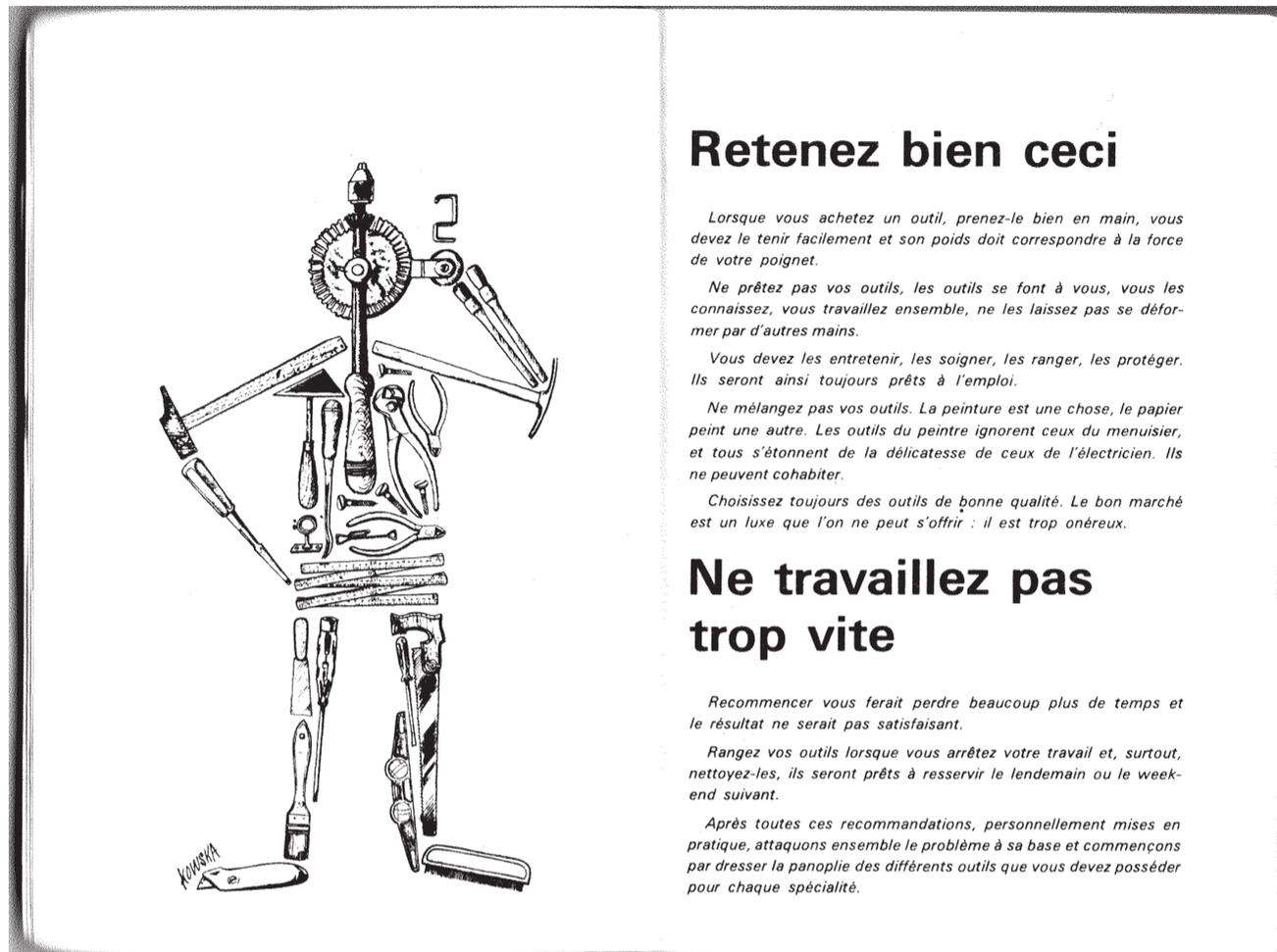
Gaston Lagaffe, le célèbre personnage imaginé par Franquin peut-être associé au paresseux par excellence. Il est pourtant sûrement le plus travailleur des paresseux. Il travaille pour entretenir sa paresse...

Alors qu'il était en plein pic de sa carrière, submergé de projets et commandes, Franquin décide de créer ce personnage, antithèse parfaite de sa manière de travailler.

Gaston essaye sans cesse de s'affranchir des tâches auxquelles il devrait s'affairer et réalise pour ce faire de nombreux stratagèmes plus ou moins habiles et plus ou moins élaborés. Il se donne finalement beaucoup de mal à ne rien faire. Il y travaille il faut dire avec beaucoup de conviction.

Il semblerait que les designers, en grande majorité, aiment leur travail, qu'ils qualifient d'ailleurs souvent de passion. Il semble même qu'ils le pratiquent autant dans un contexte professionnel que comme Gaston, à des fins privées. C'est là que le rapprochement entre les deux personnages est intéressant. Les designers comme Gaston sont capables de produire des idées sans répit par passion. Plus qu'une passion c'est un mode de fonctionnement, un état d'esprit permanent. Tous deux cherchent sans cesse des réponses nouvelles et adaptées à chaque besoin et à chaque situation. Finalement Gaston préfère rêver à son sommeil en travaillant pour lui plutôt que de simplement dormir.

Méthodes



Janine Gardel, *Le Bricolage dans votre appartement* (1966)

L'outil mécanique

LA MECQUE DE LA MÉCANIQUE

L'outil mécanique aide, comme un prolongement de la main. La main est trop grossière ou trop petite pour la réalisation de certaines tâches. Pas assez affûtée ou pas assez plane.

L'homme a alors inventé le compas pour tracer rond, la règle pour tracer droit, la truelle pour étaler et le marteau pour taper fort. Chacun de ces «objets prolongement» se retrouve interface entre l'homme et son travail, lui permet d'avancer efficacement sans perdre de temps.¹ Certains outils mécaniques, parfois simples de conception se trouvent être d'une complexité d'utilisation sans pareil.

Il est donc nécessaire d'apprendre l'outil. L'apprentissage est un temps non compressible mais nécessaire pour, par la suite, aller plus vite.

Par ailleurs, il n'est généralement nécessaire qu'une fois. C'est donc un temps perdu amorti sur les temps gagnés à venir.

Ainsi, l'outil mécanique permet de réduire la pénibilité de la tâche. Mais à mesure d'une mécanisation grandissante, l'automatisation prend le relais, tendant même vers une substitution. Ainsi, la machine remplace progressivement la main de l'homme, tandis que l'algorithme remplace son cerveau.

¹ « Un objet remplit les critères pour s'appeler "ciseaux" s'il possède deux bords tranchants. Ce sont les parties dites efficaces de l'outil. Mais pour que ces deux bords tranchants puissent devenir l'artefact "ciseaux", il leur faut une prise afin de lier les deux parties actives au corps humain. Ce n'est que nanti de ses poignées que l'objet devient une paire de ciseaux. L'interface crée l'outil. »
Gui Bonsiepe, *Design : From Material to digital and Back* (1992).



M. Larcenet, *Le sens de la vis* (2007)



Franquin, *Le lourd passé de Lagaffe* (1986)

La recherche aléatoire

EXPÉRIMENTATIONS, MULTIPLICATION, EMPIRISME, ASSOCIATIONS D'IDÉES, SÉRENDIPITÉ, INSTINCT.

C'est à priori la méthode la moins paresseuse et la plus chronophage.

C'est un processus qui revendique la période de maturation, intègre les temps de latence et les rend productifs. En balayant un grand nombre de possibilités, sans jugement à priori, on obtient un catalogue d'idées et de sources d'inspirations. Quand elle est maîtrisée elle peut être très efficace, mais nécessite des échéances confortables. Il semble donc que ce soit plus souvent la méthode de la recherche personnelle et de l'apprentissage que celle de la commande.

Mais cette méthode a l'avantage de titiller l'imagination, de pousser l'esprit à faire des associations inattendues. Cette méthode sinieuse prend le temps de contourner les conventions.

Elle permet d'aller là où on ne nous attend pas, mais surtout là où on ne pensait pas aller.¹ Elle peut être pratiquée avec ou sans finalité, n'aboutit pas toujours, mais semble être indispensable à l'ouverture de champs exploratoires.

¹ Sérendipité : Capacité, art de faire une découverte, scientifique notamment, par hasard ; la découverte ainsi faite. **Dictionnaire Larousse** (2015)

Le principe de gamme

OUTIL, CHARTE, CODE, IDENTITÉ, UNIFORMISATION, DÉCLINAISON, TRANSMISSION, SÉCURITÉ.

Cette méthode vise et à créer des règles qui permettront à un créateur, ou à une marque, d'assurer une cohérence entre différents objets ou entre les différents versants de son activité.

Ce procédé peut-être perçu comme une recette de cuisine. Longue à élaborer mais facile à reproduire.

Ce principe existe dans de nombreux domaines. En cuisine donc mais aussi pour les séries télévisées, les magazines, les collections d'objets, la bibliothèque rose... Constituer une charte est un travail long et fastidieux. Il oblige son créateur à penser à chaque cas de figure afin de permettre une uniformité et une cohérence d'ensemble, quelle que soit la

personne amenée à prendre les rênes par la suite. L'exercice oblige à créer une multitude d'exemples, mais aussi de contres exemples.

Laurent Massaloux raconte l'aventure de son collectif « Radi Designers » et de leur rencontre avec la marque Moulinex.

« Il (M. Moulinex) a élaboré une espèce de charte concernant l'identité de la marque. Il a fait appel à nous car il lui semblait que notre travail pouvait correspondre à ce que devait porter la marque. »

Le groupe de designers n'a pas été choisi pour s'adapter, mais parce que Moulinex se reconnaissait dans leur pratique sin-

gulière. Lorsqu'un designer de renom est sollicité pour un projet, c'est souvent sa manière de faire, sa patte, que l'on achète. « La première chose qu'il nous a demandée, et il y en a eu deux principales, était, à travers notre production, de relever les produits, les propositions qu'on avait pu faire, les projets, les prototypes qui pouvaient être inscrits dans un univers appartenant à celui de Moulinex. Donc on a organisé toute une page, une sorte de poster dans lequel on a disposé des projets qu'on avait fait qui nous semblaient en relation avec l'identité de Moulinex, notamment sur des questions de simplicité d'usages, de formes rondes, de convivialité. »

Une fois l'outil créé il est très aisé de décliner le principe fonctionnel ou formel en quantités d'autres objets. Ici par exemple une charte Moulinex esprit Radi. D'une autre manière, Pierre Charpin dans une conférence expliquait qu'il s'était créé une bibliothèque formelle à partir de laquelle il créait tous ses objets.¹

¹ « Bien que je me considère comme un créateur de formes, j'utilise pourtant un répertoire de formes récurrentes dans mon travail. C'est un répertoire de formes simples, disponibles, archétypales. Elles permettent des articulations entre elles, des agrégations faciles. »

P. Charpin à l'ENSCI - Les Ateliers,
Où en sommes nous avec la forme ? (2011)

Manpower

L'APPÂT DU GAIN

Chaque méthode de travail est déterminée par le choix de l'effort : où est-ce que je me donne du mal ? Et par extension, pour quelle partie du travail vais-je me donner le plus de mal, quelle partie de l'action mérite le plus d'effort ? En tirant un peu l'idée par les cheveux, la seule utilisation d'une mine de graphite déjà insérée dans un corps en bois peut être apparenté à de la paresse. Il s'agit une fois de plus, et comme bien souvent de relativité. L'utilisation d'un outil ou d'une base de travail produite par un autre peut formater dans une certaine mesure le résultat.

Chacun choisit à quel stade d'évolution du domaine/projet/objet, il veut reprendre le flambeau, proportionnellement à la dose d'effort/originalité/qualité qu'il veut produire.

Les gabarits, les modes d'emploi, les logiciels, créés dans le but de faciliter et raccourcir le temps de travail se sont multipliés, spécialisés et ont gagné en performance.

Mais ces outils sont-ils conçus pour s'adapter à tous les cas de figure auxquels nous nous trouvons confrontés, ou bien sommes-nous obligés de nous adapter aux capacités de ces outils « gain de temps » ?

**effort
paresse**



Nokia, Publicité (2012)

lenteur

vitesse

effort

paresse

liberté

contrainte

bourrin

malin

utile

inutile

École buissonnière

APPRENDRE

L'école cherche à tout prix à occuper la jeunesse. À remplir chaque instant où la paresse pourrait s'immiscer. Les programmes scolaires sont chargés, de sorte qu'il ne subsiste pas un instant de vide où l'étudiant ne fasse rien.

Les temps où l'élève ne fait effectivement rien ne sont pas pris en compte dans le programme scolaire et ne sont pas considérés comme partie intégrante de l'apprentissage. Chaque instant est étude ou activité extrascolaire, même les loisirs doivent être intensifs.

Bachelard dans *L'intuition de l'instant* (1932), dit que nous avons besoin de ces moments propices à la rêverie où l'on est capable de se mettre à l'abri du jeu, car la paresse est un activateur.

Le designer n'a pas forcément le temps. Comme tout le monde, il a plein de choses à faire tout le temps. Mais la qualité de son travail dépend du temps qu'il arrive néanmoins à prendre.¹ Sous quelles conditions ce temps pris pour soi peut-il aussi être du temps gagné professionnellement ?

1

C'est probablement le cas pour tous les domaines d'activité, mais les professionnels de la création sont particulièrement dépendants de la fertilité de leur vie intérieure.

« Si vous vous repenchez sur votre propre instruction, je suis sur que ce que vous regrettez, ce ne sont pas les heures passées à faire l'école buissonnière, car elles auront été exaltantes, instructives et bien remplies. »

ROBERT LOUIS STEVENSON,
UNE APOLOGIE DES OISIFS

La liberté de la contrainte

OUTILS



LE PRINCIPE DE CONTRAINTE

Identité de marque, budget, échelle de production, cahier des charges technique, cycle de vie du produit, échéances.

Le créateur peut-être contraint et heureux, soumis à un cahier des charges lourd et motivateur. La contrainte lui plaît. Elle l'aide à prendre des décisions et à créer plus librement car suffisamment de paramètres sont réglés pour qu'il puisse confortablement jouer avec son imagination. La contrainte est souvent un guide et donne une direction, délimite une zone de liberté.

Quand elle ne lui est pas imposée, il s'auto-inflige parfois une multitude de contraintes lui offrant un cadre de travail restreint et limitant le vagabondage.¹

Le projet est alors issu des marges de liberté laissées ici ou là au cœur de ces contraintes imposées ou auto-infligées. Certaines contraintes sont permanentes, telles que les coûts de fabrication, même si une certaine flexibilité est possible dans certains contextes. Toute industrie, marque, maison d'édition, cherche à avoir des coûts de production les plus

faibles possibles pour des bénéfices les plus grands possibles.

Dans certaines circonstances le designer est sollicité pour sa patte, il n'a donc que peu de contraintes. Dans d'autres cas, il doit se plier à une esthétique déjà bien établie, parfois même son rôle se réduit au dessin d'une courbe.

Laurent Elie, designer à la DCNS à Brest dessine des sous-marins. Lorsqu'il explique les subtilités de son travail lors d'une conférence en 2008 le public semble mitigé. En effet, sur les formes extérieures du sous-marin il avoue que son intervention est largement contrainte par la technique et que seules quelques courbes lui sont permises. Laurent Elie semblait pourtant loin d'être malheureux² et montrait avec plaisir les différentes esquisses du projet qui pour les non-initiés pouvaient paraître, il est vrai, plutôt semblables.

1

«Avec cette chaise, nous avons voulu aller plus loin dans le processus d'industrialisation en travaillant à partir d'un tube d'aluminium standard.»

Konstantin Grcic, *Intramuros* (2012)

2

«Parfois un caractère typographique vit déjà sur place quand vous arrivez et il n'y a pas de raisons de l'éjecter. «Nous utilisons Baskerville et Univers 65 sur tous nos documents, mais n'hésitez pas à nous faire une autre suggestion». Vraiment ? Pourquoi s'embêter ? C'est comme une de ces émissions où on donne au chef-amateur un navet, un sac de farine, et gigot d'agneau

Un outil qui finit par s'étendre et avoir le quasi monopole dans son domaine, avec sa part de subjectivité et de non-exhaustivité.

Le nuancier, qu'il soit RAL, Pantone, ou Chromatic offre une palette de choix colorés. Il permet de choisir une couleur reproductible, de limiter le choix et donc de le faciliter. C'est aussi une manière efficace de prescrire une couleur à un client en s'appuyant sur une base de données codifiées communes. Faire un choix de couleurs dans l'une de ces gammes peut s'avérer frustrant pour le créateur, mais cela reste éminemment plus simple que de décider seul, sans choisir une couleur parmi celles que l'industrie a choisi de produire.

À la fois outil et contrainte, le nuancier a été créé par l'industrie de la couleur et le créateur est obligé de s'en servir, il n'a donc pas vraiment un choix très étendu. Et même si ce choix est limité cela n'empêche pas de parfois, se tirer les cheveux entre deux nuances.

et du sirop d'érable et on lui demande d'en faire un plat. Parfois c'est un ingrédient que vous n'avez jamais utilisé auparavant, qui rend le défi bien plus amusant.»

Treize façons d'envisager un caractère typographique. Michael Bierut. *Le pied de biche* (2008)



Jasper Morrison, *Basel Chair* (2008)

LE PRINCIPE DE L'AMÉLIORATION OU DE L'ARCHÉTYPE

Existant, culture historique ou admise par tous, normes, modèles éprouvés, objets classiques revisités, détournés, transformés.

L'archétype est l'objet image qui fait sens au delà de sa fonction. Il est culturellement ancré. Il est le symbole d'un usage, d'une époque, d'un courant d'idées, d'une classe sociale, d'une personne ou d'un pays.

Un objet devient archétype indépendamment de la volonté du créateur, dont bien souvent on oublie le nom. En revanche, s'inspirer d'un objet devenu symbole de sa fonction représente une certaine garantie de succès. L'objet devenu norme permet de dessiner sans prendre de grandes décisions. On ne peut quasiment pas se tromper. Même si le modèle créé n'a rien d'extraordinaire, il est familier et ne prend pas l'utilisateur au dépourvu.

C'est un phénomène aisément observable dans la grande distribution, où l'on perd souvent en qualité par rapport à l'original. On l'observe également dans les pays asiatiques, où la copie est un mode de conception courant.

1

«Nous ne devons pas prétendre toujours créer du neuf, il faut aussi regarder en arrière et voir ce qu'on peut apporter de plus. Avec la basel chair, j'ai cherché à donner une nouvelle vie à la chaise en bois, actuellement en voie d'extinction.»

Jasper Morrison, par Marion Vignal pour *l'express* (2009)

Chaise, grille-pain, ordinateur montrent à quel point il est difficile de se risquer loin des codes connus.

Au-delà de la copie à but commercial, il peut s'agir d'une relecture du passé, d'une remise à jour technique ou technologique, d'une réadaptation du modèle original aux goûts et aux besoins actuels.¹

C'est un peu l'idée que chaque chose existante est à la fois bonne et à revoir.

Parce que faire évoluer un modèle existant ou un archétype c'est une manière de gagner du temps, de faire progresser des acquis. Moins de recherche, moins de risque.

Si je fais une chaise, il paraît normal de ne pas réinventer les normes, de ne pas aller prendre les mensurations de x personnes afin d'établir une moyenne nationale. Des normes ont été établies. Que ce soit le moduler du Corbusier ou le célèbre Neufert des architectes, ils offrent chacun une base de travail qui n'est que rarement remise en cause par les créateurs mais qui contient peut être une part de subjectif et d'arbitraire et nécessite inévitablement une part de confiance.

On n'est pas obligés de toujours dessiner le même robinet, toutefois, les conventions tendent à créer une large uniformisation, certaines sont utiles, d'autres moins. La convention est épidémique, on établit partout des standards.

Ils sont confortables et semblent être l'expression la plus courante de paresse intellectuelle et physique. Ils sont extrêmement nombreuses et permettent bien souvent une simple économie de réflexion. Les conventions permettent la fluidification des échanges et la compréhension mutuelle. Si j'apprends quelque chose, je le transmets à quelqu'un qui pourra l'approfondir en se basant sur mes connaissances.

C'est ainsi que rapidement, l'élève est susceptible de dépasser le maître, et l'iPhone de dépasser le télégraphe. L'imitation, le travail des copistes, est au cœur des traditions littéraires et artistiques et le design n'y échappe pas.



NC, Transport de Trabant (1990)

Le hic est là.

IKEA VERSUS RDA

Ikea propose des objets disponibles partout et nombreux sont ceux qui y trouvent leur bonheur. Représente-t-il un idéal de l'individu du XXI^e siècle?

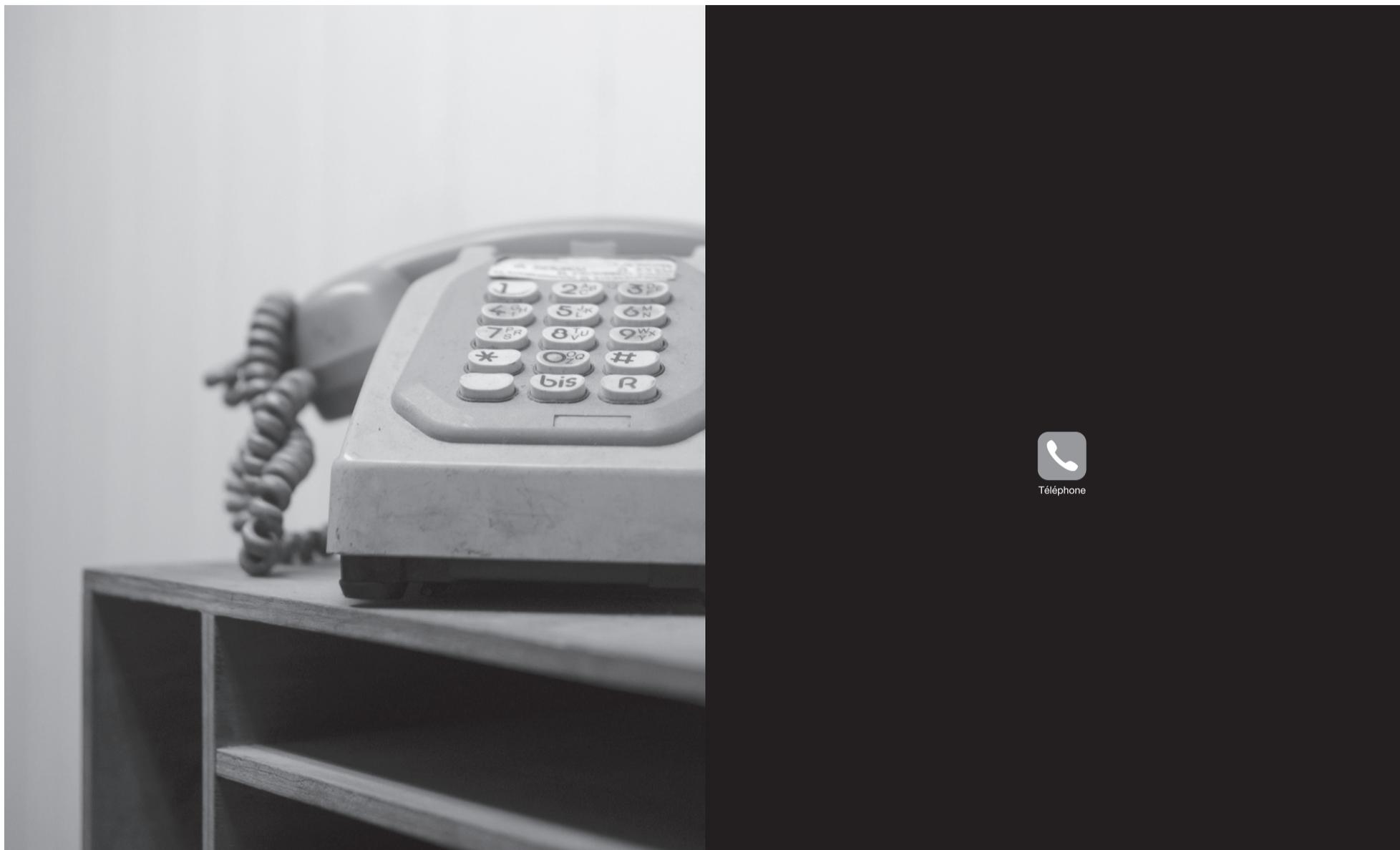
Le catalogue Ikea est la 3^e publication la plus diffusée au monde. Ce géant s'adapte et crée des produits différents selon les pays et une personne sur six tient le catalogue entre ses mains tous les ans. Comme le dit Roger Talon dans l'Architecture d'aujourd'hui numéro 155 d'avril 1971, il n'y a plus progrès mais concurrence stérile puisque le marché tend à se figer sur un modèle arbitrairement standardisé. Ainsi, le marché s'appuie sur des standards qu'il ne remet pas en question. La lampe reste électrique, l'imprimante continue d'imprimer et la chaise d'asseoir.

Ce que fait Ikea, c'est reproduire sans cesse les mêmes codes sans jamais les questionner mais seulement les rhabiller. Le système des objets est fermé alors même qu'il est mondialisé.

Alors que la RDA était coupée de l'économie internationale, il fallait pouvoir approvisionner le pays en voitures. La Trabant a alors été conçue, voiture emblématique et modèle unique. Malheureusement la production de Trabant n'était pas assez grande pour délivrer autant de voiture que nécessaire. D'un côté des listes d'attente se mirent en place, de l'autre les heureux propriétaires prenaient soin de leur véhicule. En 1990, près de la moitié des Trabant en circulation étaient vieilles de plus de 10 ans et 35% de la production de pièces était vouée aux voitures déjà en circulation.

Une voiture certainement fiable mais surtout une pénurie de production obligeant le propriétaire à augmenter la durée de vie de leurs véhicule.

Là où aujourd'hui Ikea s'offre la liberté du pas cher partout et en masse, le contexte politique et économique extrêmement contraint de la RDA a généré des modèles de produits, certes uniques, mais fiables et durables.



GG, Téléphone (2012) / Apple, icône (2014)

Pensez au téléphone

LA BONNE COMBINE

Un combiné en arc de cercle et aux extrémités sphériques – apparu le jour où le microphone et l'écouteur se sont réunis sur une même banane en plastique – c'est presque toujours la première chose qui vient à l'esprit. Pourquoi les conventions graphiques n'ont-elles pas évolué ?

Le dessin du combiné, représentant l'objet mais évoquant une fonction, est utilisé dans de très nombreux contextes. Il doit être immédiatement reconnaissable. Le téléphone, longtemps resté plus ou moins fidèle à l'original – en raison entre autres d'une ergonomie indiscutable – a dans ses dernières versions perdu de sa force évocatrice et communicatrice.

Cependant l'icône de l'ancien combiné

figure toujours sur nos parallélépipèdes noirs d'aujourd'hui.

Il faut avouer qu'un parallélépipède noir dessiné sur un parallélépipède noir ne saurait évoquer la fonction «téléphoner».

L'archétype joue donc un rôle important dans la dématérialisation de l'objet. Dans un but de familiarisation, les interfaces numériques ont tout d'abord subi ce qu'on appelle aujourd'hui le «skeuomorphisme».¹

C'est l'idée de copier l'existant pour habituer les utilisateurs à l'utilisation d'un système nouveau. En l'occurrence, le système d'exploitation de l'iPhone.

Imitation de la calculatrice Braun ET66 de 1987, carnet de contact en faux cuir, étagères en bois pour les PDF...

Petit à petit Apple s'éloigne de ces illustrations trop littérales, pour créer à son tour ses propres archétypes. Petit à petit la pomme fait son nid.

1

«Un élément de design, ou une structure, qui ne sert aucun but dans l'objet formé à partir du nouveau matériau, mais qui était essentiel dans l'objet fait à partir du matériau original.»

Basalla George, *The Evolution of Technology* (1988)

lenteur

vitesse

effort

paresse

liberté

contrainte

bourrin

malin

utile

inutile



Rowan Atkinson, *Do It Yourself, Mr. Bean* (1994)

Paressse et efficacité

**RIEN DE TEL APRÈS UN HIVER
CAVERNEUX QU'UN PEU DE
RANGEMENT, UN COUP DE
BALAI ET UNE COUCHE DE
PEINTURE FRAICHE.**

Mr Bean, le célèbre personnage anglais aux idées incongrues, est seul chez lui. Il tire la langue et ouvre un pot de peinture, à l'aide d'un tournevis.

Il sort un pinceau, les poils sont un peu raides, il tape dessus à l'aide d'un marteau, cela semble correct. Il est fin prêt à démarrer le chantier.

Oui, mais voilà. Au premier trempage, les poils de son pinceau disparaissent au fond du pot. Le voilà bien embêté, mais pas découragé pour autant.

Après une sinistre tentative de fabrication de pinceau « ours en peluche », on le retrouve quelques instants plus tard, s'affairant à emballer ses meubles et bibelots.

Rebondissement dans l'épisode, il sort un bâton de feu d'artifice, le plonge dans le pot, allume la mèche. Et sort précipitamment. La suite vous la devinez sûrement, l'appartement est intégralement repeint d'un blanc immaculé.

Qui ne s'est jamais tué à la tâche en vidant une pièce, emballant les meubles les plus encombrants, protégeant sols et huisseries pour donner un petit coup de frais aux murs défraîchis et un peu jaunes d'une pièce de vie?

Mr Bean, lui, repeint sa maison avec une dynamite judicieusement placée dans un pot de peinture, on ne peut que crier au génie !

Quelle que soit la pertinence réelle de cette méthode, elle illustre un principe récurrent : l'absence de quelque chose (en l'occurrence les poils du pinceau) pousse à créer un nouveau quelque chose avec ce qu'on a sous la main.

La création par l'absence ou substitution peut effectivement être une méthode de conception. Le principe du « faire avec » qui nécessite vivacité d'esprit et compréhension des enjeux pour reformuler aussi simplement que possible le besoin et lui apporter une solution nouvelle.

Si pas d'outils, perte de temps avec une activité plus laborieuse – installation d'un étagère à l'aide d'un couteau plat – ou reformulation du besoin de départ et nouvelle question : quel est le meilleur moyen d'obtenir le résultat souhaité ? Obtention donc, d'une méthode potentiellement plus adaptée à la situation, voire, dans le meilleur des cas, mise au point d'une nouvelle méthode ou d'un nouvel outil !

« I will always choose a lazy person to do a difficult job because he will find an easy way to do it. »

BILL GATES



La bassine

UN PROJET DE SALLE DE BAIN UNIVERSELLE.
VOUS AVEZ TROIS MOIS.
CHERCHEZ !

Tout se passe à l'ENSCI - Les Ateliers en 2012. Jacob Delafon partenaire de l'école à ce moment là nous demande de réfléchir à ce que pourrait être la salle de bain universelle. Universelle dans le sens où elle serait dédiée aussi bien aux personnes valides qu'à mobilité réduite.

Je choisis de travailler sur la vasque, représentant pour moi la fonction première de la salle de bain : se laver les mains, le visage, les dents... Mon intention initiale pour lui donner ce caractère universel, est de la rendre utilisable par les personnes à mobilité réduite sans stigmatiser le lavabo et sans en exclure une utilisation par les personnes valides. Ne pas avoir à condamner un lavabo parce qu'il y a une personne en chaise à la maison et ne pas dessiner un lavabo qui crie « handicap ».

Ce fut un travail assez fastidieux. Si fastidieux que la solution semble être une évidence. Il s'agissait pour moi de réussir à obtenir les différentes hauteurs normalisées avec une seule vasque. Des systèmes existent bien, munis de vérins hydrauliques et autres complications techniques.

C'est après des semaines de croquis, de recherches, de réflexion que l'idée a surgi : il fallait faire basculer le problème. Alors c'est ce que j'ai fait. Basculer la vasque sur un axe de manière à atteindre les différentes normes de hauteur.

Un peu avant un rendu d'intention, je cherchais à trouver la manière la plus efficace de présenter ce principe mûrement réfléchi. Des dessins, il y en avait... Mais pour montrer le principe au partenaire Jacob Delafon, je devais trouver une manière visuelle et physique de vérifier le fonctionnement de ma proposition.

J'en viens alors à découper une bassine que j'avais sous la main. Objet le plus proche de la vasque et le plus facile à transformer avec les outils à ma disposition la veille du rendu : un cutter.

L'effort ne se situe bien souvent pas dans ma production mais bel et bien dans l'idée, la recherche. Probablement la maquette la plus efficace et ayant le meilleur rapport effet / effort.

Un pour tous,

TOUS BOURRINS



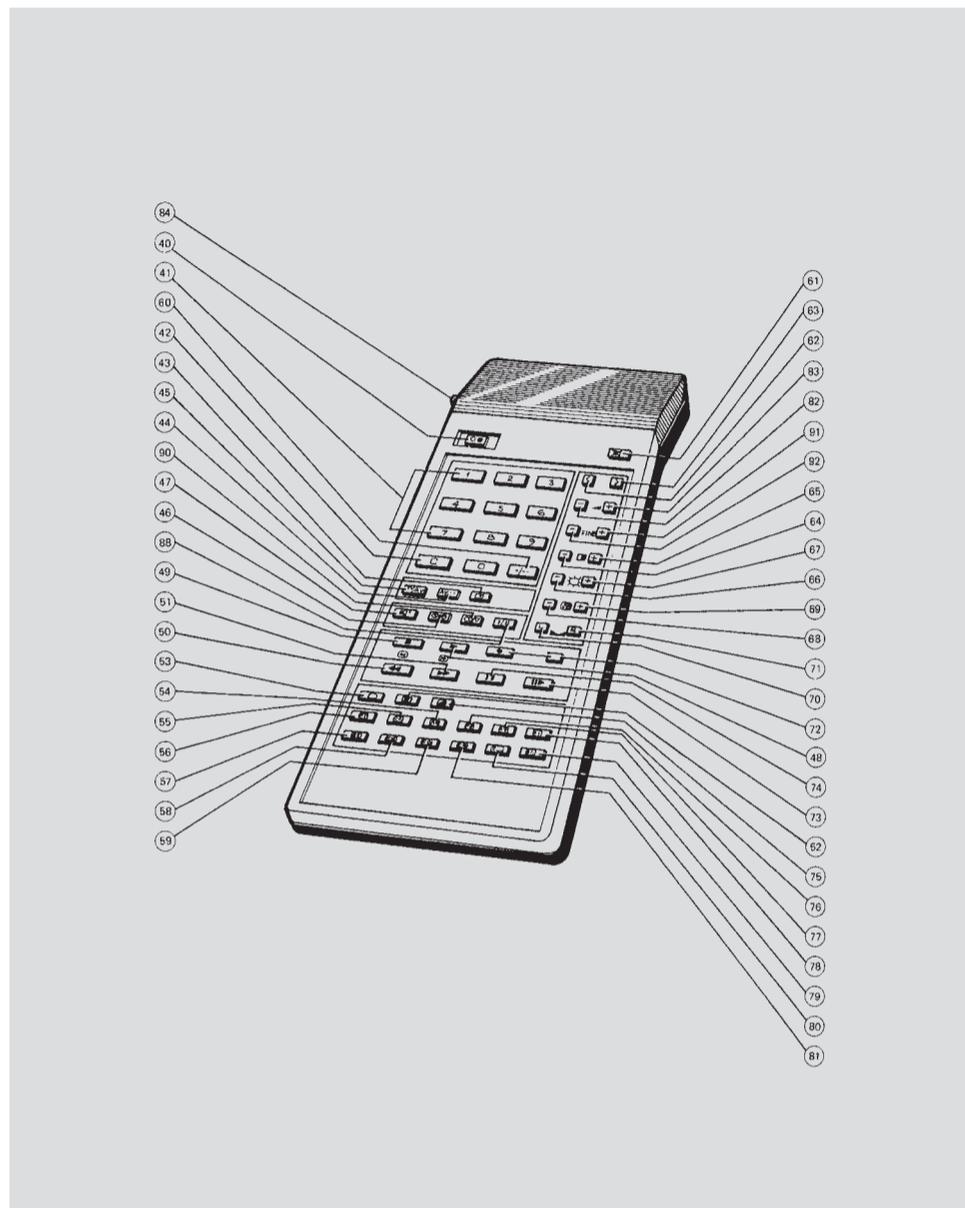
Alfredo Da Silva, Chaise Open Source pour le Fab Lab de Toulouse (2012)

OPEN SOURCE

L'open source est la base d'un système où chacun peut piocher sans triche dans le travail de l'autre. Tout le monde partage le fruit de ses recherches, de ses découvertes. L'open source offre des outils et des ressources accessibles au plus grand nombre. Il permet de ne pas refaire ce qui a déjà été fait. Le partage de résultat fait évoluer les idées plus rapidement et à plusieurs. L'outil est ici libre, gratuit et accessible, pour le meilleur comme pour le pire. De l'open source peuvent naître de nouveaux concepts parfois intelligents, parfois dangereux car sans contrôle et sans suivi.

L'open source est à la base informatique car l'immatériel est facile à partager (logiciels gratuits et ouverts, systèmes de données).

Mais l'open source se répand petit à petit dans d'autres domaines, notamment par le biais du mouvement DIY (do it yourself). On trouve de plus en plus de produits en open source dont la fabrication est rendue possible par les nouveaux moyens de production tels que l'impression 3D ou la découpe numérique. Cela induit que le créateur simplifie sa proposition. Ces modes de production ouverts aux modèles modifiables font disparaître l'identité du créateur à l'origine du modèle. Effrayants pour certains, ces nouveaux modèles tendent à créer une nouvelle manière de concevoir évolutive et offrant le design au plus grand nombre.



Côté à ouvrir, Télécommande (1999)

LE MODE D'EMPLOI

Aucun objet n'est intuitif. Tout un chacun a dû apprendre à utiliser une fourchette ou même une chaise. Mais le mode d'emploi apparaît avec le développement technique d'objets plus complexes, soit qu'il soit intimidant ou potentiellement dangereux, soit qu'il soit si nouveau qu'aucun proche ne puisse nous éclairer sur son fonctionnement.

Au début des années 90, Philips crée «Easy Line», une gamme de produits (radios, téléviseurs, magnétoscopes...) bénéficiant seulement des fonctions de base, sans caractéristiques sophistiquées. Des produits simples et bon marché.

Philips a interrompu la gamme très peu de temps après son lancement car personne n'en voulait !

Le mode d'emploi est une nécessité, car si la multiplication des fonctions est un argument de vente indéniable, cela doit se faire avec une apparente simplicité d'utilisation.

Le mode d'emploi permet un usage clair de fonctions complexes.¹ C'est l'outil de l'outil, il facilite l'usage de l'objet qui facilite l'action.

Aujourd'hui, le mode d'emploi permet dans certain cas de déléguer une part de la production au consommateur, facilitant le transport ou économisant de la main d'œuvre.

1

«Un jour tous les Américains seront capables de programmer leur propre magnétoscope.»

George Bush, président des États Unis (1989-1993)



Glasslite, Super canivette (1992)

Angus

SON CHEWING-GUM
ET SON COUTEAU.

Tout le monde connaît, ce bon vieux Mac Gyver. Angus Mac Gyver de son nom complet est un personnage fictif, mais intelligent, ingénieux, décontracté et optimiste, incarné par Richard Dean Anderson. Il privilégie toujours l'astuce à l'utilisation d'armes à feu pour résoudre les problèmes. Mac Gyver est employé par la Fondation Phoenix à Los Angeles comme agent tout-terrain, pouvant faire face à différents problèmes, avec pour seule arme son couteau suisse.

Un esprit affûté, un couteau suisse, un vieux chewing-gum. Il n'y a que ça de vrai.

C'est avec rien, ou presque, qu'il fait beaucoup. Mais aussi astucieux et vif qu'il puisse être, son outil lui est indispensable. Mac Gyver, ne sachant jamais à quelle situation il devra faire face, se contente du strict nécessaire. Pour des tâches plus ciblées, le bon outil, bien utilisé, est un vecteur d'efficacité imparable.



POUR VOTRE SANTÉ, PRATIQUEZ UNE ACTIVITÉ PHY



SIQUE RÉGULIÈRE WWW.MANGERBOUGER.COM

#LaParesseADuBon

lenteur
vitesse

effort

paresse

liberté

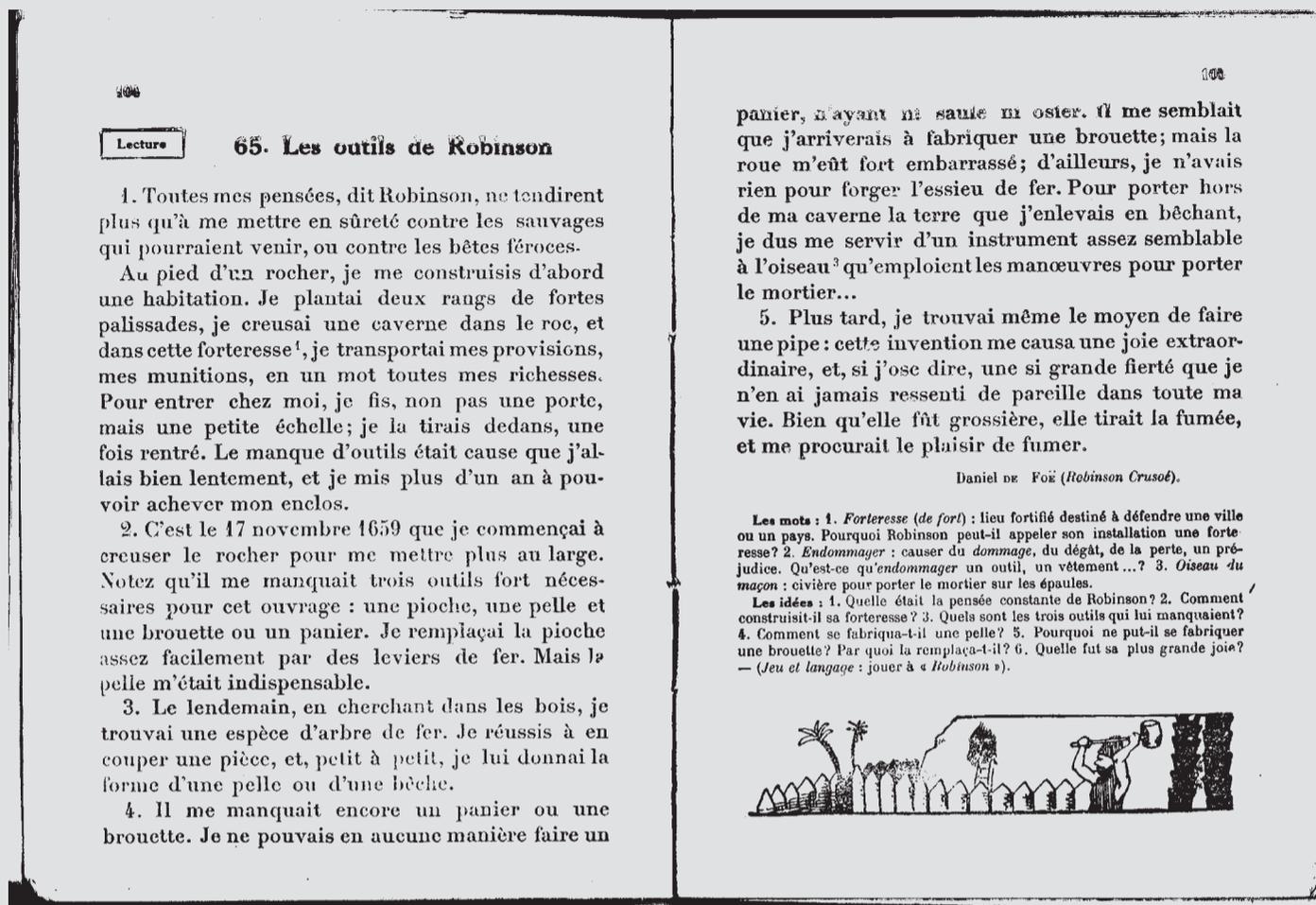
contrainte

bourrin

malin

utile

inutile



Aimé Souché, *La lecture courante du français* (1927)

Robinson y a cru

QUI L'EÛT CRU ?

L'homme préhistorique n'avait au début pas grand-chose. Peu à peu, à vrai dire très lentement, il a développé son habitat, ses outils pour chasser, manger, conserver le feu, transformant progressivement chasse et cueillette en culture et élevage.

Où s'arrête l'amélioration nécessaire et où commence l'amélioration futile ?

Est-ce que l'homme préhistorique s'est satisfaisait du nécessaire ? Non ! Certes pas !

Robinson Crusoe, lors de son retour à l'état sauvage, récupère des outils et se forme un foyer. Mais il trouve malgré tout le moyen de concevoir une pipe.

Le nécessaire est bien différent de l'indispensable. Entre ce dont on ne peut pas se passer et ce dont on ne veut pas se passer, il me semble possible d'entrevoir de vastes espaces.

Devient-on dépendant de l'utile au point qu'il devienne nécessaire ?

Devient-on paresseux au point que l'utile deviennent indispensable ?

Le nécessaire évolue-il en fonction de notre pouvoir d'achat ?

L'industrie a créé petit à petit grand nombre de besoins nouveaux, qui ont été souvent remis en question par l'art, la littérature et le cinéma, confrontant les notions de besoin et de nécessité.





Electrolux, Machine à laver (2015)

Le nécessaire

EN PLEIN DANS LE MIELE

Les questions liées au temps, à la gestion du temps de projet, au temps de maturation ou à la multiplication des activités, sont profondément liées à une balance entre la qualité des actions produites et la rémunération issue de ces actions. Si l'on souhaite prôner un rythme de vie et de travail plus lent, plus propre à la réflexion, au recul, et à la justesse, force est de se demander ce qui nous est nécessaire. Quel rythme de vie pour quelle satisfaction professionnelle et pour quel niveau d'enrichissement ? Ma grand-mère a passé sa vie à s'occuper de ses terres, de ses cultures et de ses bêtes pour nourrir sa famille. Elle considère que le travail,

s'il n'est pas physique, voire pénible, n'en est pas vraiment un. Une personne derrière son bureau, «un gratte papier», n'est pas un travailleur.

Elle n'a jamais pris de vacances ni de repos. Elle vit d'ailleurs toujours dans une certaine économie de moyens. L'électricité par exemple lui est utile uniquement par le biais de l'unique ampoule présente au plafond de sa cuisine.¹

Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Il y a quelques années mes tantes pensaient heureux de lui offrir une machine à laver afin de soulager ses journées. La machine est depuis au fond de sa grange. Le linge, elle le lave à la main dans une grande

cuve en acier galvanisé sous laquelle elle allume un feu.

Il y a quelque chose d'assez tenace dans son caractère. Elle a toujours refusé d'avancer et de suivre les évolutions techniques de son époque. Elle est très certainement déconnectée de ce qui peut se passer aujourd'hui, et vit pourtant très bien.

On pourrait comparer la rentabilité d'une machine à laver moderne avec ce système plus rustique de nettoyage mais est-ce vraiment nécessaire ?

1

«Il faut aller vers une façon de vivre plus intelligente. Nos grands-parents ont été éduqués à ne pas gaspiller. Comme tout, ensuite, est devenu de moins en moins cher, les jeunes ont perdu la notion de la pérennité et de l'épargne. Il me semble nécessaire de revenir à ces valeurs.»

Jasper Morrison, Par Marion Vignal pour l'express (2009)



Victorinox, Couteau officier

Suisse ?

DU SILEX AU SABRE LASER

Un silex, une ficelle et un bout de bois. C'est de là que vient le couteau d'aujourd'hui : Acier inoxydable, bois, rivet. Dès l'antiquité les romains plient leurs couteaux autour d'un axe, c'est ainsi que le pliant fait son apparition. L'objet tranchant a conservé ses attributs d'origine, un manche et une lame, il n'a cependant pas cessé d'évoluer, gagnant en fonctionnalité et en qualité.

Dessiné en Suisse en 1897 par la société Victorinox, le couteau suisse était à l'origine conçu pour les soldats. D'un usage militaire, il s'est très vite imposé comme objet du quotidien chez monsieur tout le monde. C'est un peu l'objet à tout faire. Petit et compact, utile, quand l'occasion se présente. Cet objet des alpages est souvent considéré comme le kit de survie par excellence.

Il est produit à 34 000 exemplaires par jour, dispose de 6 lames pour 12 fonctions. Son modèle d'origine, le SPARTAN, conçu par Karl Esiner, est toujours produit. Il mesure 9 centimètres pour 75 grammes.

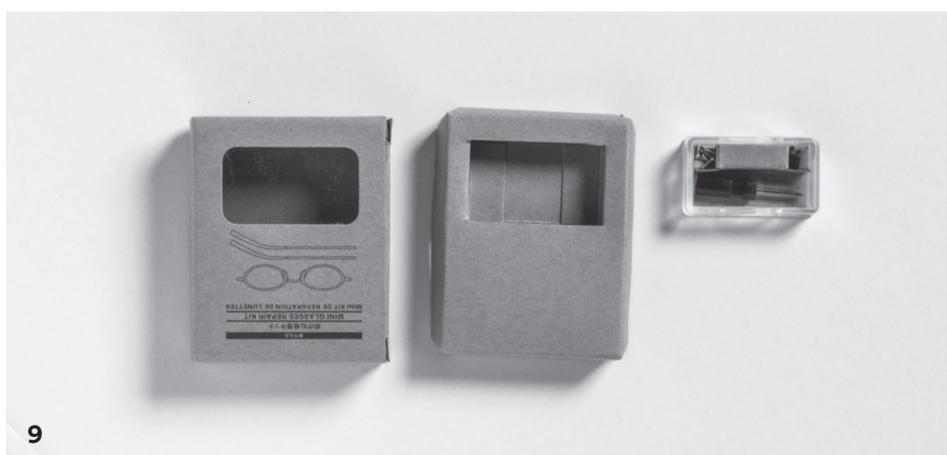
En 1968, la NASA fait une commande spéciale à Victorinox afin d'équiper les astronautes en mission dans l'espace, avec le modèle 5044. La mission consiste à relier la navette à la station spatiale russe. Les outils embarqués vont s'avérer incapable d'ouvrir le sas de la navette, qui permet d'accéder à la station spatiale. Un astronaute américain y parvient grâce à son couteau suisse, et sauve la mission.

Mais comme le couteau suisse, de nombreux autres objets du quotidien à priori anodins ont été retenus tour à tour pour faire partie du nécessaire des populations spatiales. Dans cet endroit où l'on ne peut amener qu'un nombre d'objets limité, ont aussi été envoyés des montres Oméga et du pâté Henaff.



- 1 Kit d'avion (Chine)
- 2 Kit de réparation de vélo Simson (Pays-bas)
- 3 Kit de nuit Lunéa SNCF (France)
- 4 Kit de lendemain de soirée (Angleterre)

utile inutile



- 5 Kit de toilette (France)
- 6 Kit dentaire d'Hôtel (Chine)
- 7 Kit Fraicheur de Station Service (Quelque part entre Edinbourg et Douvres)
- 8 Kit café Air France (France)
- 9 Kit de réparation de lunettes (Japon)

L'amérique

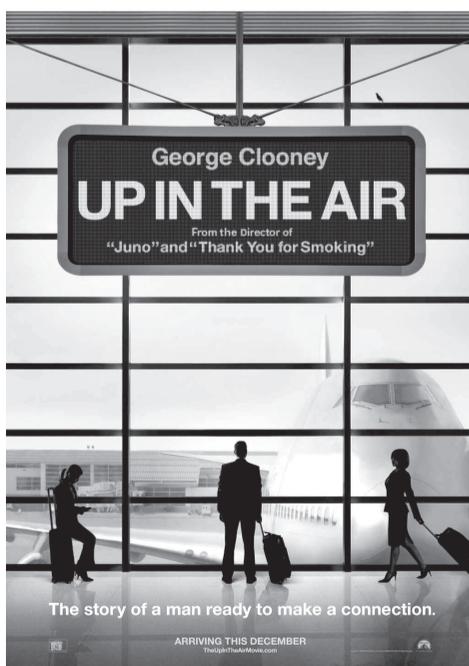
JE VEUX L'AVOIR ET
JE L'AURAI.

USAGE COURANT



N.C. Voiture de jeunes mariés (1950)

IL VOUS RESTE RIEN



«Ryan Bingham – Combien votre vie pèse-t-elle ? Imaginez-vous un instant en train de porter ce sac. Je veux que vous sentiez les bretelles sur vous. Vous les sentez ? Maintenant vous allez le remplir de toutes ces choses que vous avez accumulées, celles de petite taille déjà, tout ce que l'on trouve dans nos tiroirs sur les étagères, gadgets, bibelots, voyez comme ça s'entasse vite et puis passez aux choses plus grosses. Votre garde robe, les petits appareils électriques, les lampes, le linge, une télé. Il commence à peser lourd votre sac. Continuons avec plus gros, genre literie, table de cuisine, canapé, fourrez tout là dedans, la voiture elle aussi, votre logement, que ce soit un studio ou une maison avec deux chambres et un bout de jardin vous me collez tout ça dans votre sac et là vous êtes prêt à partir.

Si la possession d'une voiture, est aussi coûteuse en temps et en énergie que l'absence de machine à laver, où se situe le juste nécessaire ?

Rentre alors en ligne de compte la jouissance issue de la possession, qui compense le coût financier et le labeur qui lui sont liés.

«L'Américain moyen consacre plus de mille six cents heures par an à sa voiture. Il y est assis, qu'elle soit en marche ou à l'arrêt; il la gare ou cherche à le faire; il travaille pour payer le premier versement comptant ou les traites mensuelles, l'essence, les péages, l'assurance, les impôts et les contraventions. De ses seize heures de veille chaque jour, il en donne quatre à sa voiture, qu'il l'utilise ou qu'il gagne les moyens de le faire. Ce chiffre ne comprend même pas le temps absorbé par des activités secondaires imposées par la circulation : le temps passé à l'hôpital, au tribunal ou au garage, le temps passé à étudier la publicité automobile ou à recueillir des conseils pour acheter la prochaine fois une meilleure bagnole. Presque partout on constate que le coût total des accidents de la route et celui des universités sont du même ordre et qu'ils croissent avec le produit social. Mais, plus révélatrice encore, est l'exigence de temps

La démonstration d'Ivan Illich nous montre que nos biens nous usent nous-mêmes. Ici, la voiture devient un objet à alimenter, et passe d'outil bénéfique à une possession chronophage qui use l'homme petit à petit. On en viendrait presque à se demander si l'on fait bien de continuer à rouler.

qui s'y ajoute. S'il exerce une activité professionnelle, l'Américain moyen dépense mille six cents heures chaque année pour parcourir dix mille kilomètres; cela représente à peine 6 kilomètres à l'heure. Dans un pays dépourvu d'industrie de la circulation, les gens atteignent la même vitesse, mais ils vont où ils veulent à pied, en y consacrant non plus 28 %, mais seulement 3 à 8 % du budget-temps social. Sur ce point, la différence entre les pays riches et les pays pauvres ne tient pas à ce que la majorité franchit plus de kilomètres en une heure de son existence, mais à ce que plus d'heures sont dévolues à consommer de fortes doses d'énergie conditionnées et inégalement réparties par l'industrie de la circulation.»

Ivan Illich, *Énergie et équité* (1973)

Essayez de marcher. C'est duraille hein ?

C'est pourtant ce qu'on s'inflige quotidiennement en s'encombrant de charges inutiles qui entravent nos mouvements. Mais il faut pas se leurrer. Le mouvement c'est la vie.

Alors maintenant je vais mettre le feu à votre sac. Que souhaitez-vous sauver ?

Des photos ? Les photos c'est bon pour ceux qui n'ont aucune mémoire. Mangez du poisson et laissez les brûler. En fait laissez votre sac brûler et imaginez que demain en vous réveillant il vous reste rien. Enivrante comme idée, non ?»

Jason Reitman et Sheldon Turner,
In the Air (2009)

L'ÉNERGIE EST NOTRE AVENIR, ÉCONOMISONS-LÀ !
ARTICLE 2 DU DÉCRET DU 28 NOVEMBRE 2006 RELATIF À LA PUBLICITÉ
DANS LE DOMAINE DE L'ÉNERGIE, MENTION OBLIGATOIRE.

COURANT ÉLECTRIQUE

Trois manières de vivre....

	AUTREFOIS	HIER	AUJOURD'HUI
CUISINE			
CHAUFFAGE			
LAVAGE			
NETTOYAGE			
ARROSAGE			

*....mais, une seule manière de bien vivre
celle d'aujourd'hui
qui utilise pour tout l'**Electricité***

Pour toutes études et renseignements techniques s'adresser à la
SOCIÉTÉ POUR LE DÉVELOPPEMENT DES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ **APEL**
33, rue de Naples à Paris (8^e arr^t)

A.P.E.L., Publicité (1932)

VIVRE MOINS CONS



« — Alors qu'est-ce que vous allez foutre ?
— On va faire la culture exactement comme avant. Comme avant qu'il y ait le matériel, qu'on soit obligés d'aller à l'usine pour fabriquer le tracteur.
— Mais à l'usine vous avez été bien contents d'y aller pour vous payer les télévisions, les frigos, les machines à laver.
— Ha la télé et le frigo, la machine à laver, on les a, on sait ce que sait, on les garde maintenant.
— Mais vous voulez redevenir des culs terreux comme il y a cent ans quoi ?
— C'est vachement simple, hein. Tous ces trucs-là, le frigo, la télé, la machine à laver, on les a. Moi je les ai achetés. Et puis pour pouvoir payer ces saloperies ha ben ma femme elle est forcée d'aller bosser cais-

Paul Valéry, dans *Le Bilan de l'intelligence* retrace ce qui s'est passé depuis l'invention de la pile. L'avant et l'après.

Le débat entre retour en arrière et bond en avant, est à la fois galvaudé et plus pertinent que jamais.

Le designer, lui, est partagé entre l'envie de comprendre les enjeux passés et présents, pour comprendre les enjeux à venir et créer un futur qui lui semble juste ; et la contrainte pragmatique de répondre à une demande focalisée sur des obligations de vente.

Faut-il travailler plus pour gagner plus de temps ou faut-il faire plus lentement ?

« En 1800 (je crois), la découverte du courant électrique, par l'invention admirable de la pile, ouvre cette ère des faits nouveaux qui vont changer la face du monde. Il n'est pas sans intérêt de s'arrêter à cette date : de songer qu'il n'y a que cent trente-cinq ans que cette révélation a eu lieu. Vous en savez les suites merveilleuses : tout le domaine de l'électrodynamique et de l'électromagnétisme ouvert à la curiosité passionnée des savants, toutes les applications qui se multiplient, les relations aperçues de l'électricité avec la lumière, les conséquences théoriques qui s'en suivirent; le rayonnement enfin, dont l'étude vient remettre en question toutes nos connaissances physiques, et jusqu'à nos habitudes de penser. Envisagez, maintenant, le nombre de ces

faits radicalement nouveaux, impossibles à prévoir, qui, en moins d'un siècle et demi, sont venus surprendre les esprits, depuis le courant électrique jusqu'au rayons X et aux diverses radiations qui se découvrent depuis Curie; ajoutez-y la quantité des applications, depuis le télégraphe jusqu'à la télévision, et vous concevrez par la réflexion de cette nouveauté toute vierge, offerte en si peu de temps au monde humain (et dont l'accroissement semble sans limites), quel effort d'adaptation s'impose à une race si longtemps enfermée dans la contemplation et l'utilisation des mêmes phénomènes immédiatement observables depuis l'origine. »

Paul Valéry, *Le Bilan de l'intelligence* (1936)

sière au Viniprix, moi c'hui forcé de bosser tous les jours, 8 h par jour comme un con pour avoir ça et le fric que j'ai me sert à réinvestir, a racheter des trucs comme ça. Alors non, on peut pas continuer décemment à vivre comme ça. Il y en a ras le bol, il faut qu'on arrête de vivre cons. »

Jacques Doillon, *l'an 01* (1972)

« Il faut se satisfaire du nécessaire, un peu d'eau fraîche et de verdure que nous prodigue la nature, quelques rayons de miel et de soleil. »

BALOO DANS LE LIVRE DE LA JUNGLE,
WOLFGANG REITHERMAN, 1967

lenteur

Lenteur de réflexion

vitesse

Vitesse d'exécution

effort

Travailler dur pour y arriver

paresse

Penser à côté

liberté

Se laisser la liberté de créer

contrainte

Répondre à une commande

bourrin

Miser sur la quantité

malin

Chercher la manière la plus efficace

utile

Faire ou ne pas faire ?

inutile

Ne pas faire ?

Certains créatifs ont besoin de temps, quoi qu'il arrive. Que ce soit pour produire beaucoup ou pour produire peu, le temps de maturation est nécessaire pour que le projet émerge même si lenteur et temps de réflexion ne sont pas les maîtres mots de notre société contemporaine.

Il s'agit de revendiquer cet état d'esprit, ce temps, cette alternance de travail et de distraction, comme une nécessité en soi, légitime, indéniable, subtile et passionnante car expérimentée par tous, discutée occasionnellement en privé mais pas suffisamment reconnue. Car elle n'est pas nommée et donc pas tolérable, moins acceptée que le travail acharné physique et ostensible et même moins acceptée que la paresse totalement revendiquée.

Cette chose du travail ressemble la plupart du temps à une parodie d'activité, à un petit cousin bâtard du travail et de la paresse. Une stratégie exception-

nnellement élaborée de faux semblants pour tromper l'ennui et épater la galerie. Pas revendiquée, pas assumée donc pas aussi saine, productive et jouissive qu'elle pourrait l'être.

Il s'agit d'une activité entre deux, teintée de culpabilité ne pouvant être définie en un mot et une activité. Mais elle n'est pas pour autant inutile et superflue.

Enfinement, combien de temps perdu à refuser de perdre du temps ?



A voir, A lire

PARTOUT.

À voir,

ANDERSON WES : « Rushmore » (1998).
Enregistrement vidéo. Buena Vista Home Entertainment, 2005.

ANDREW STANTON : « Wall-E » (2008).
Enregistrement vidéo. Buena Vista Home Entertainment, 2008.

BECKER WOLFGANG : « Good bye Lenin! » (2003).
Enregistrement vidéo. Hamburg, Xverleih, Warner Home Video Germany, 2003.

DARMON FRANÇOISE, JEAN-DOMINIQUE FERRUCCI, MARIE-LAURE JOUSSET ET ELISABETH KILEDJIAN : « Rencontre avec dix designers français » (1997).
Enregistrement vidéo. Paris, Histoires d'objets, Ed. du Centre Pompidou, 1998.

DOILLON JACQUES, GÉBÉ ET FRANÇOIS BÉRANGER : « L'an 01 » (1973).
Enregistrement vidéo. MK2, 2005.

MIKHALKOV NIKITA : « Quelques jours de la vie d'Oblomov » (1980).
Enregistrement vidéo. 1980.

OPITZ FLORIAN : « Speed à la recherche du temps perdu » (2012).
Enregistrement vidéo. WDR, 2012.

REITHERMAN WOLFGANG : « Le livre de la jungle » (1967).
Enregistrement vidéo. Walt Disney chef-d'œuvre 22, Buena Vista Home Entertainment, 2007.

ROBERT YVES : « Alexandre le bienheureux » (1968).
Enregistrement vidéo. Studio Canal : La Guéville vidéo, 2004.

À écouter,

AEGERTER ZOÉ : « Radio design Saison 1 » (2015).
Enregistrement sonore, radiodesignsaison1.com, 2015.

MOUSTAKI GEORGES : « Les 50 plus belles chansons » (2007).
Enregistrement sonore. Polydor, 2007.

À lire,

AMEISEN JEAN CLAUDE : *Sur les épaules de Darwin, sur les épaules des géants : les battements du temps* (2012).
Les Liens qui libèrent : France Inter, 2012.

ARENDRT HANNAH : *Condition de l'homme moderne* (1958).
Agora. Paris Pocket, 2006.

BARTHES ROLAND : *Mythologies* (1954-1957).
Points. Ed. du Seuil, 2001.

DEFOE DANIEL : *Robinson Crusoé* (1719).
Pocket, 2012.

DESPROGES PIERRE : *Manuel de savoir-vivre à l'usage des rustres et des malpolis* (1981).
Point-virgule. Ed. du Seuil, 1981.

DESPROGES PIERRE : *Vivons heureux en attendant la mort* (1983).
Ed. du Seuil, 1983.

FERRI JEAN-YVES ET MANU LARCENET : *Le retour à la terre Tome 1, La vraie vie* (2002).
Poisson Pilote, Dargaud, 2002.

FRANÇOISE BERNARD : *SEB 300 recettes* (1960).
Éditions Sud-est-publicité, 1960.

GUÉNIN HÉLÈNE, ANDREA BRANZI ET CENTRE POMPIDOU-METZ : *Ronan et Erwan Bouroullec : Bivouac : Centre Pompidou-Metz* (2012).
Centre Pompidou Metz, 2012.

HEDLER ERNST : *DDR Design* (2004).
Icons. Taschen, 2004.

KOESTLER ARTHUR : *Le cri d'Archimède : l'art de la découverte et la découverte de l'art* (1960).
Calmann-Levy, 1965.

LAFARGUE PAUL : *Le droit à la paresse* (1880).
Éd. Allia, 2011.

LODGE DAVID : *L'homme qui ne voulait plus se lever et autres nouvelles* (1966).
Rivages poche, 1997.

MALEVICH KAZIMIR SEVERINOVICH : *La paresse comme vérité effective de l'homme* (1921).
Ed. Allia, 1995.

MELVILLE HERMAN : *Bartleby ; Les îles enchantées ; Le campanile* (1953).
Flammarion, 1989.

MENGER PIERRE-MICHEL : *Le travail créateur : s'accomplir dans l'incertain* (2009).
Hautes études. Gallimard, 2009.

MIJKSENAAR PAUL : *Côté à ouvrir : l'art du mode d'emploi* (2000).
Könemann, 2000.

NEUFERT ERNST : *Les éléments des projets de construction* (1936).
9e éd. revue et augm. ed. Paris Dunod, 2006.

PERRY JOHN : *La procrastination : l'art de reporter au lendemain, Les grands mots.* (2012).
Paris Ed. Autrement, 2012.

ROTUREAU BRICE : *Histoire naturelle des paresseux* (2006).
Nature des sciences CNRS Éditions, 2006.

SATIE ERIK : *Écrits* (1977).
3ème ed. Paris Ed. Champ libre, 1990.

SOUCHÉ AIMÉ : *La lecture courante et le français au cours élémentaire 1er degré* (1927).
Paris F. Nathan, 1927.

STEVENSON ROBERT LOUIS : *Une apologie des oisifs ; suivi de Causerie et causeurs* (1877).
Allia, 2005.

VALÉRY PAUL : *Le bilan de l'intelligence* (1936).
Paris Allia, 2011.

À feuilleter,

LE PIED DE BICHE : Numéro 4, aout 2008.

M LE MAGAZINE DU MONDE : Le monde selon IKEA, 27 juillet 2013.



L'air de rien est un journal édité à l'ENSCI - Les Ateliers.

Rédaction
48 rue saint sabin 75011 Paris
Tel. +(33)6 30 37 88 78
bonjour@gwenolegasnier.fr

Directeur de la publication
Jacques-François Marchandise

Directeur de la rédaction et conception graphique
Gwenolé Gasnier

Ils ont participé, de près ou de loin à l'édition, la rédaction, la relecture, de ce numéro :

Hellène, Marie, Nominoë, Jean-Pierre, Marie-Sarah, Pierre-Marie, Alexandre, Daniel, Matéo, Juliette, Raphaël, Léa, Nolwenn, Martha, Bernard, Chantal, Madeleine, Jacques François, Anne, Zoé, Pernelle, Coline, Marianne.

Ce numéro à été composé en Circular Std et Mercury Text G1.

Il a été imprimé à Glasgow sur les presses de The Newspaper Club en Mai 2015.

deiner
L'air